

PAGES
MANQUANTES

La Langue que nous parlons

I

CECI n'est pas une étude, ni même un essai philologique, sur notre langage. Il y aurait quelque outrecuidance de ma part à tenter d'ajouter aux *Etudes sur les Parlers de France au Canada*, que vient de publier M. Adjutor Rivard. Non, je ne veux que consigner ici certaines observations que j'ai eu l'occasion de faire au cours de mes lectures et de mes entretiens avec nos *habitants*.

Quand, il y a trois ans, la Société Saint-Jean-Baptiste a eu l'idée d'instituer des cours de français pour les personnes de langue anglaise de Montréal, j'ai applaudi des deux mains. Ces cours, qui sont bien suivis ⁽¹⁾, atteignent un double but : celui de faire pénétrer chez nos concitoyens anglo-saxons la connaissance de notre langue, par conséquent de leur rendre un service direct et de faire tomber chez eux certains préjugés ; puis celui de créer, entre les représentants de deux races, destinées, quoiqu'en pensent quelques personnes de peu de foi parmi les nôtres et de trop d'espérance chez les Anglais, à se coudoyer toujours, de nouveaux points de contact, une intelligence mutuelle plus juste et, partant, à introduire dans nos relations des éléments de concorde et d'harmonie.

Il est un fait bien connu de tous les Canadiens français

(1) Inaugurés en octobre 1911. Les inscriptions ont été :

Pour 1911-12.....	332	élèves.
“ 1912-13	366	“
“ 1913-14	424	“
“ 1914-15, jusqu'au 15 novembre...	330	“

ayant eu des rapports quelque peu suivis avec nos compatriotes anglo-saxons, c'est que, jusqu'à ces tout derniers temps, ceux-ci éprouvaient, à l'endroit de notre langue, un mépris qu'ils ne se donnaient pas la peine de dissimuler. Qu'ils ne l'apprirent pas, cela pouvait se concevoir : on peut faire des affaires, même dans la province de Québec, sans entendre et parler le français. Mais que, ne sachant pas le premier mot de l'idiome dont nous nous servons, ils aient persisté (je parle, naturellement, de ceux qui, parmi eux, ont quelque culture intellectuelle), durant un siècle et demi, à croire et à dire que notre parler n'est qu'un vulgaire *patoâ* (ils veulent dire jargon), cela ne s'explique pas aussi aisément.

Cette opinion, où il entrait évidemment une forte dose de mépris pour un peuple conquis et abandonné par ses chefs naturels, sa noblesse, procédait surtout d'une profonde ignorance née de leur morgue naturelle et d'une inaptitude bien connue à l'étude des langues étrangères. Je ne parle pas ici, cela va sans dire, des quelques hommes de haute culture qui représentent chez nous la race britannique, mais de la masse de nos compatriotes anglo-saxons.

Médire de la France (avant l'entente cordiale) et surtout de Paris, la Babylone moderne, sentine de tous les vices; médire du caractère français, essentiellement léger (lisez corrompu), cela a toujours été le passe-temps favori des habitants des Iles Britanniques. Si vous croyez que ce passe-temps est dédaigné des Anglo-Canadiens, vous êtes dans une erreur profonde. Ceux-ci, néanmoins, veulent bien accorder que les Français de France, les Parisiens tout au moins, doivent savoir parler la langue française.

Pour ce qui est de nous, c'est une bien autre affaire. Dans leur esprit, nos ancêtres étaient, du premier au dernier, un ramassis de paysans grossiers, venus de quelque coin perdu de la France, n'ayant jamais eu l'occasion de s'instrui-

re et, par conséquent, ignorants et stupides. Je ne force pas la note; ces choses-là m'ont été dites à moi-même et plutôt deux fois qu'une.

Comment, avec de telles idées, dont ils n'avaient d'ailleurs jamais eu la pensée d'examiner la justesse, se seraient-ils imaginé que nous pouvions nous exprimer autrement qu'au moyen d'un misérable jargon? Aussi, que de remarques désobligeantes ceux d'entre nous qui sont en relations un peu suivies avec eux, ceux surtout qui ont vu d'un peu près les habitants de la province d'Ontario, n'ont-ils pas entendu faire, par des personnes d'ailleurs bien intentionnées, sur l'ignorance et le langage de nos *habitants* ! Combien de fois n'ai-je pas eu moi-même à batailler pour l'honneur du parler canadien !

Je ne saurais peindre l'ébahissement de quelques-uns de mes interlocuteurs quand je leur donnais l'assurance que, pour pécher assez souvent contre la syntaxe et pour être un peu archaïque, le langage de nos campagnes n'en est pas moins un français très pur. " Mais, ce n'est pas du *parisian french* ! " s'écriaient-ils. " Non, répliquais-je, c'est mieux que cela, c'est du français tout court, et de très bonne qualité. "

Je me souviens de l'un d'entre eux qui se vantait d'avoir appris le français d'un maître parisien (probablement un Parisien de Zurich, à moins qu'il ne fût des bords de la Syrie) et qui trouvait *shocking* de n'avoir pas pu se faire comprendre quand il demandait à un brave aubergiste d'un village peu éloigné de Montréal: " *Comong portez-vô?* ", ou à la petite bonne qui lui servait son déjeuner, en lui scandant cette phrase lapidaire: " Doné moâ dé pômes de teir ", l'*r* étant prononcé à l'anglaise naturellement. Et il ajoutait, comme preuve de l'irréparable ignorance de ces gens-là, qu'ils appellent les *pômes de teir* des *patates*. J'aurais pu lui répondre que cette faute est assez commune, même en France, et

qu'elle l'était beaucoup plus il y a trois cents ans, au moment où nos ancêtres arrivaient au Canada. Mais à quoi bon ! Moi, dont l'oreille est assez habituée aux extravagances de la prononciation française de mes connaissances anglo-canadiennes, il me fallait toute mon attention pour saisir le sens de quelques autres échantillons de son *parisian french*, et je suis bien sûr que le plaidoyer que je lui aurais fait alors *pro domo*, ou plutôt *pro lingua*, l'aurait laissé incrédule.

Ce plaidoyer pourtant, c'est à beaucoup des nôtres qu'il faudrait le présenter. Combien, en effet, parmi nous, n'ont pas une opinion différente ! Et l'on en étonnerait un grand nombre en leur mettant sous les yeux le tableau des locutions, des tournures de phrases, des mots auxquels ils trouvent à redire, quand ils ne les prennent pas pour d'affreux barbarismes, et, en regard, une liste de ces mêmes mots, locutions et tournures de phrases, usités, même de nos jours, dans les meilleurs centres de Bretagne, de Normandie, du Poitou, ou de l'Ile-de-France. Ils seraient encore plus ébahis si on leur prouvait, textes en mains, que ce langage, qu'ils croient bâ-tard, est celui des meilleurs écrivains français des XVe, XVIe et même XVIIe siècles. Et il en va de même de notre prononciation.

Sans doute, et tous ceux qui connaissent tant soit peu le langage de nos campagnes l'admettent sans discussion, ce langage n'est pas très grammatical, ni très châtié : on y trouve des fautes assez graves contre la syntaxe, il n'a pas de tenue littéraire. Mais je voudrais qu'on me montre un seul peuple parlant un langage littéraire.

Ce que je sais, néanmoins, c'est que notre peuple parle un langage infiniment plus français et tout aussi correct que celui qui a cours *en* Avignon, par exemple, ou même sur la Cannebière, sans parler de celui des campagnes du midi de la France. Ce que je sais, et ce qu'on ne saurait trop répé-

ter, c'est que nous parlons (je mets de côté les ouvriers des villes, en contact journalier avec des patrons et des camarades anglais), c'est que nous parlons, dis-je, un français d'une pureté remarquable. Cette langue n'est pas riche, assurément, son vocabulaire est court. Mais, de cela comment s'étonner? Durant un siècle, il a fallu nous en tenir aux mots qu'avaient apportés ici nos ancêtres. Ce que je sais aussi, c'est qu'il est bien peu de paysans des Iles Britanniques qui parlent l'anglais avec une aussi grande pureté que nous faisons le français. Et les Anglais du Canada, croit-on qu'ils parlent la langue de Carlyle ou de Tennyson ?

Non, non ! Nous n'avons rien à envier, pour ce qui est de la pureté de la langue, à aucun peuple et il serait infiniment regrettable que, sous prétexte de perfection, par purisme, on tentât de faire disparaître ce qu'a d'un peu archaïque, de naïf peut-être, le doux parler de nos *habitants*.

Qu'on combatte, par tous les moyens possibles, l'usage des anglicismes, qu'on réforme, dans ce qu'elle a de trop défectueux, la prononciation, qu'on enseigne, dans une certaine mesure, la langue actuelle aux enfants de nos campagnes, rien de mieux. Mais, pour Dieu ! qu'on ne les dépouille pas de leurs façons de s'exprimer, ni de ces vocables de la vieille France, qui donnent à leur langage une allure si pittoresque et si charmante !

II

Il y a de cela bien des années, je m'étais mis à lire tous les ouvrages français des XIV^e, XV^e et XVI^e siècles, sur lesquels je pouvais mettre la main.

A ce moment, je n'étais pas très sûr que la langue des Canadiens français ne fût pas un peu bâtarde. Ayant acquis une connaissance assez étendue de la langue classique, je me

trouvais souvent *choqué* par des expressions, des tournures de phrase, des façons de parler en usage chez le peuple de nos campagnes.

La fréquentation des vieux auteurs qui ont fondé la langue française m'eut vite fait voir mon erreur. Je ne m'étonnerais pas aujourd'hui d'entendre la bonne femme Noël, une vieille et très pittoresque mendicante de mon village, âgée de soixante-dix ans quand j'en avais dix à peine, nous raconter, après avoir *donné* le bonjour à la *compagnée*, qu'elle s'était *aroutée de fin* matin; qu'en passant à l'*abrouée* sus Jacques Loïsele, *quant et quant* le père *Sang-Royal* (vieux ferblantier qui ne sortait jamais que coiffé d'un haut-de-forme antédiluvien et qui mettait invariablement la soudure à côté du trou des vaisseaux qu'on lui donnait à raccommoder), elle avait aperçu des hirondelles qui revenaient à *leux nic* sous le chapeau de la grange de Pierre-à-Jacques, et qu'elle avait *manqué de se démancher* le cou en levant la tête pour regarder le coq du clocher *en seule fin* de voir de quel côté venait le vent, et puis qu'*al* était *timbée sur le derrière*, après quoi *al* avait *déviré* pour venir *cheux* nous. Et je pourrais allonger presque indéfiniment cette allocution de la mère Noël, qui était grande parleuse, et y faire entrer des centaines de vocables qui paraîtraient vraiment peu orthodoxes à beaucoup de Canadiens français ayant une teinte de littérature. Je ne parle pas ici des Anglo-Canadiens: ils n'y entendraient que "le hault allemand", comme aurait dit Rabelais.

J'ai maintenant l'intention de citer mes autorités pour faire voir que les mots que j'ai soulignés dans ce récit, et beaucoup d'autres employés couramment dans nos campagnes, appartenaient autrefois au langage littéraire de France. On me pardonnera, j'espère, cette nomenclature un peu sèche; elle pourra faire constater à certains sceptiques que notre

langage n'est pas d'aussi basse extraction qu'ils le supposent ⁽²⁾.

Abrier, s'abrier, pour *couvrir, se couvrir*. — “ Etait-ce pas *s'abrier* pour s'endormir plus à son aise (Montaigne, *Essais*, Liv. III, ch. 12) ”.

A ce matin, pour *ce matin*. — “ Icy est l'isle Farouche, de laquelle je vous parlais à *ce matin* (*Pantagruel*, Liv. III, ch. 35) ”.

Affuster (affûter), pour *disposer, ordonner, agencer, ajuster* ou *apprêter*. — “ Il (le médecin) a besoing de trop de pièces, considérations et circonstances pour *affuster son des-seing* (Montaigne, *Essais*, Liv. II, ch. 37) ”.

Argent de papier, pour *papier-monnaie, billets de banque*. — “ Cependant toutes les affaires se font avec cet *argent de papier* ”.

Asteure, pour à *cette heure*. — “ J'ay des pourtraicts de ma forme de vingt et cinq ans; je les compare avec cettuy d'*asteure*: combien de foys ce n'est plus moy (Montaigne, *Essais*, Liv. III, ch. 13) ”.

Autant comme, pour *autant que*. — “ Il n'est air qui se hume *si* (aussi, autant) goulument et qui s'espande et pénètre, *comme* faict la license (Montaigne, *Essais*, Liv. III, ch. 12) ”.

Ballier, pour *balayer*. — “ Le 2 avril, Magdeleine, *balliant* la chambre par humilité et obéyssance, le diable grondait et criait fort (Histoire admirable de la possession et conversion d'une pénitente séduite par un magicien — Voir le traité *De la Folie*, par L.-F. Calmeil) ”.

Change, pour *monnaie*.—Tout le monde, dans la provin-

(2) A la suite du premier Congrès de la Langue française au Canada (1912), le Père Théophile Hudon, s. j., a publié, dans les manchettes de *L'Action Sociale* de Québec, une étude absolument semblable à celle-ci. Elle aboutit aussi aux mêmes conclusions. — *La Rédaction*.

ce de Québec, dit *change* pour la monnaie, les petites espèces d'argent ou de billon, ou encore pour la monnaie qu'on vous remet quand vous soldez le prix d'un achat avec une pièce ou un billet de banque de valeur supérieure à ce prix. François Villon ne disait pas autrement; à preuve ce distique du *Grand Testament* :

Il aura avec ce ung réau
En *change*, afin que sa bourse enfle.

Cheux, pour *chez*. — On trouve *cheux* pour *chez* dans le titre d'un traité, traduit de Galien, *Sur les Médicaments simples*, par Hervé Fayard, ouvrage imprimé *cheux* Guillaume de la Noalhe, en 1548.

Chéti, pour *chétif*, *misérable*, *mauvais*, *méchant*. — “ Je vous dis que c'est un saligaud, ce *chéti* fi-là (Jacques des Gachons, dans “ La Vallée Bleue ”, *Revue des Deux-Mondes*, 1er septembre 1912, p. 29) ”.

Compagnée, pour *compagnie*. — “ Le lendemain après disner, le roy (François Ier) partit de la dicte ville avec sa *compagnée* (*Annales d'Aquitaine*) ”.

Coronel, *couronnel*, pour *colonel*. — “ Desquels *coronel* estayt Tailleboudin le jeune (*Pantagruel*, Liv. IV, ch. 37) ”.

Créature, pour *femme*. —

Là où il voyt le penancier (confesseur)
Qui confessoit homme ou bien femme,
.....
Quand le penancier eust parfait
De confesser la *créature* (Villon).

Darrière, pour *derrière*. — “ Car il (Quaresmeprenant) porte gris et froid, rien devant et rien *darrière* (*Pantagruel*, Liv. IV, ch. 29) ”.

Démancher, pour *démètre*, *désarticuler*. — “ A l'autre

fust *desmanchée* la mandibule supérieure (*Pantagruel*, Liv. IV, ch. 14) ”.

Dégradé, être dégradé, pour être *arrêté* dans un lieu quelconque faute d'avoir les moyens d'en sortir. Exemple : Être *dégradé* par une bordée de neige. — “ Les gens demeurent cinq ans *dégradés* en la dicte isle (Lescarbot, parlant de la tentative de colonisation de l'Île-de-Sable par le marquis de La Roche en 1598) ”.

Ecureux, pour *écureuil*. — “ Quelles bestes sont-ce là ? pensant que fussent *escurieulx*, belettes, martres ou hermines (*Pantagruel*, Liv. IV, ch. 35) ”.

Envlimé, pour *envenimé*, se trouve dans Villon.

Equipper, pour *mettre en mauvais état*. — “ Il (Péliclès) vouloit inférer qu'il estoit bien malade puisqu'il en estoit venu jusques-là d'avoir recours à choses si vaines (la médecine) et de s'estre laissé *équiper* de ceste façon (Montaigne, *Essais*, Liv. II, ch. 37) ”.

Escuser, pour *excuser*. — “ Et renvoioit souvent (li dus de Brabant) par devers le rois de France pour lui *escuser* (Montaigne, *Essais*, Liv. I) ”. — “ Mais li se firent suffisamment *escuser* (*Id*, *ibid.*) ”.

Fesser, pour *frapper*. — “ Le voisin de Florent, un noiraud velu, se *fessait* le dos de la main (Paul Marguerite, *Les Fabrice*) ”.

Fouyer, pour *foyer*. — “ Un Allemand me fait plaisir, à Auguste, de combattre l'incommodité de nos *fouyers* par ce mesme argument de quoy nous nous servons ordinairement à condamner leur poésie (Montaigne, *Essais*, Liv. III, ch. 13) ”.

Gueule, pour *bouche*. — Au temps de Rabelais, on disoit indifféremment *gueule* pour *bouche* : *gueule* d'un cheval, d'un mouton, d'un homme. On ne fait pas autrement chez nous dans certains milieux ; *ferme ta gueule*, pour dire ferme ta bouche, tais-toi, je te prie de te taire, y est encore d'un usage

assez commun. — A ce propos qu'on me permette de raconter une courte anecdote. Il y a au-delà de trente ans, j'assistais à une réunion des commissaires d'école de la Baie de Grenville, arrondissement scolaire où, je vous prie de le croire, le dictionnaire de l'Académie n'était pas un livre de chevet. Il s'agissait de trouver le moyen d'intéresser le Conseil de l'Instruction publique au sort de l'école de l'endroit. Chacun donnait son avis avec beaucoup de bon sens, mais dans un langage peu châtié, je dois le dire. A un certain moment, l'un des commissaires fit une proposition qu'il appuya de quelques remarques sur le peu d'intérêt que les pouvoirs publics semblaient prendre au sort des petites écoles de la campagne, pendant qu'ils dépensaient des sommes folles pour les collèges et les écoles des villes. Son voisin, un gros *taupin*, probablement descendant d'un milicien de Charles VII, et qui, évidemment, trouvait, lui aussi, que l'école de la Baie de Grenville n'était pas traitée avec assez de munificence, de s'écrier : " J'allais ouvrir la *gueule* pour le dire ". Personne ne parut se scandaliser, ni même s'étonner. Tout le monde comprit et je compris moi-même que le dernier opinant appuyait la proposition.

Malureux, pour *malheureux*. — Villon écrivait *malureux*.

Mener du bruit, pour *faire du bruit*.

Echo parlant, quant bruit on maine,
Dessus rivière, ou sus étang.

Villon (*Ballade des Dames du Temps passé.*)

Mors, pour *mordu*. — Ex. : Il l'a *mors* jusqu'au sang. — Cette expression est très commune dans nos campagnes. Henri Etienne, dans ses *Dialogues du Nouveau Langage François*, dit que, suivant l'analogie, on devrait dire : Je ne vous ai pas *mors*.

Moynie ou *moine*, pour *toupie*. — C'est le synonyme de *sabot*, suivant Le Duchat; la *toupie* a quelque analogie avec le *sabot*.

Nayer, pour *noyer*. — “ Je *naye*, je *naye*, je meurs, bonnes gens, je *naye* ”. Cris de Panurge au fort de la tempête (*Pantagruel*, Liv. IV, ch. 18).

Naveau, pour *navet*. — “ Advient toustefois que les pourreaulx (porreaux, en Canadien) ils mettent bouillir aux naveaulx (*Pantagruel*, Liv. IV, ch. 24) ”.

Nic, pour *nid*. — “ Puis allons veoir l'enfant au povre *nic* (Clément Marot, *Ballade du jour de Noël*) ”.

Ouette, pour *ouate*. — Ce mot vient de *ouc*, ancien nom de l'oie. *Ouette*, comme nous prononçons, est donc plus régulièrement formé que *ouate*. Il devait être en usage quand les Français fondèrent le Canada.

Pilot, pour *pilote*. — “ Pantagruel, préalablement avoir imploré l'ayde du Grand Dieu Servateur et faicte oraison publique en fervente dévotion, par l'advis du *pilot*, tenait l'arbre (la barre) fort et ferme (*Pantagruel*, Liv. IX, ch. 19) ”.

Pardre, pour *perdre*. — En dialecte parisien, tous les *er* se prononçaient jadis *ar*, comme on fait encore au Canada. J'ai déjà cité *darrière*; si l'on veut s'édifier sur le sujet, on peut lire François Villon, Rabelais et autres.

Pendre (se) après *quelqu'un*, pour *accaparer*, *ne vouloir pas lâcher quelqu'un*. — “ Quand il arrivait en retard pour le dîner, à cause de tous les clients qui se *pendaient* après lui, on n'avait pas besoin d'agiter la cloche (Henry Bordeaux, *La maison*) ”.

Place, pour *parquet*. — “ Mme Birot l'avait soulevée (Davidée) dans ses bras... en lui recommandant bien de ne pas mettre ses pieds sur la *place* (René Bazin: *Davidée Birot*, c. II, 1912) ”.

Prendre avec quelqu'un, pour entrer dans ses bonnes grâces. — Cette expression, qu'on pourrait croire traduite de la locution anglaise *to take with some one*, est bien française. Un écrivain comme Saint-Simon ne se gêne pas pour l'employer. " Il (le cardinal Dubois) avait deux ennemis bien attentifs à l'éloigner de *prendre avec* ce jeune prince (Louis XV) — (Saint-Simon, *Mémoires*) ”.

Quand et vous, pour en même temps que vous. — “ Ainsi faictes estat que je m'en voys *quand et vous* (Montaigne, *Essais*, Liv. II, ch. 35) ”.

Revanger, pour venger. — “ *Revange-moi*, prends la querelle (*Psaume de David*, traduction de Clément Marot) ”.

Roustir (rôûtir), pour *rôtir*. — “ Et mettant souvent bouillir ce qu'on destinoyt pour *roustir* (*Pantagruel*, Liv. IV, ch. 24) ”.

Revirer, pour retourner. — “ À ce moment le cardinal lui (à Madame de Conflans) saisit les deux points des épaules, la *revire*, la pousse du poing dans le dos (Saint-Simon, *Mémoires*) ”.

Si par cas, pour si par hasard. — “ Pantagruel leur fist une briefve remonstrance à ce qu'ils eussent à soy monstrier vertueux au combat, *si par cas* estoyent contraincts (*Pantagruel*, Liv. IV, ch. 37) ”.

Siau, pour seau. — On écrivait autrefois *seillau*, d'où *siau* est venu tout naturellement. “ Il m'en est entré en la bouche plus de dix *seillaux* ”, dit Pantagruel, après qu'on l'eut repêché (*Pantagruel*, Liv. IV, ch. 19).

Sus, pour sur. — “ Pantagruel fonda son excuse *sus* la sérénité du temps (*Pantagruel*, Liv. IV, ch. 10) ”.

Tumber, pour tomber. — “ Enfin il *tumbe* par terre (*Pantagruel*, Liv. IV, ch. 14) ”. Nous disons *timber* comme nous prononçons *in* pour *un*.

Tiendre, pour *tenir*. — “ Mais les géans n'en *tiendrent* compte (*Pantagruel*) ”.

Virer, pour *tourner*. — “ Il ne scavoit de quel cousté se *virer* (*Pantagruel*, Liv. II, ch. 15) ”.

* * *

Cette liste de quarante ou cinquante mots et locutions du terroir, recueillies dans la région où se sont écoulées mon enfance et ma jeunesse, chacun de mes lecteurs pourrait y ajouter sans doute. Si incomplète qu'elle soit, elle suffira, je pense, à démontrer que, en lisant les vieux auteurs français, on y retrouverait la plupart des vocables et des tournures de phrase qu'emploie encore notre peuple et qui, pourtant, sonnent comme des barbarismes aux oreilles de ceux d'entre nous qui les ont désappris.

Qu'on me permette, pour terminer, d'emprunter à Rabelais, que j'ai si copieusement cité au cours de cet article, une de ces sentences où il y a tant de moëlle. “ Autant vaut l'homme comme il s'estime ”, écrit-il quelque part dans *Pantagruel*. Et moi, je dis : Estimons-nous *autant comme* nous y autorisent et notre race, et les glorieux travaux de nos pères, et la persévérance que nous avons mise à conserver l'héritage qu'ils nous ont transmis. Estimons notre langue, la langue canadienne, qui est bien française, quoiqu'en disent ceux qui parlent le *parisian french*. Efforçons-nous de la mieux connaître et de la mieux parler; c'est par elle que nous resterons Français.

Ernest MARCEAU.

Militarisme et Pacifisme

L serait évidemment absurde de prétendre que la masse du peuple allemand est enthousiaste de la guerre. Les sujets de Guillaume II sont de la même espèce que ceux de Georges V. Ils redoutent les conflits sanglants avec les autres nations au moins autant que tout autre fléau, qui décimerait leurs familles, dévasterait leurs campagnes, ruinerait leur industrie et leur commerce. Il demeure vrai pourtant que parmi les Allemands ont paru certains théoriciens, qui ont tenté audacieusement d'exalter la guerre, qui en ont ouvertement proclamé l'action bienfaisante, je dirai presque la sainteté. Il est non moins vrai qu'à leur suite s'est levée toute une caste, militariste jusqu'à la moëlle, qui a pris au sérieux cette philosophie barbare et en a inspiré tout le gouvernement du nouvel empire germanique.

Nietzsche, Hoeckel, Treitschke, Bernhardi sont des Allemands. Or dans les ouvrages de ces écrivains, directement ou incidemment, on peut lire une sorte d'apothéose de la guerre. Selon Bernhardi on n'en saurait trop apprécier les bénédictions. Les armements qu'elle exige peuvent être un fardeau très lourd ; mais ils n'en sont qu'un meilleur élément de santé morale dans une nation. Maintenir un peuple sur le qui-vive de la guerre, c'est lui insuffler constamment une excitation salutaire.

Ne vous avisez pas de traiter ces farouches guerriers en chambre de Huns, d'inhumains, de violateurs du droit des gens, d'indifférents au bien et au mal. Ils se rient de vos reproches. Par delà le droit, par delà le bien et le mal, l'humain et l'inhumain, il y a, répondent-ils, la vie ; il y a l'aspiration à exister et à exister toujours davantage. Or, ouvrez

les yeux, n'apercevez-vous pas que toute la nature organique de la planète ne subsiste que par une lutte sans merci de chacun contre tous? Ne voyez-vous pas que chaque vivant ne parvient à développer toujours plus ses facultés qu'en se frayant par la force un chemin au milieu de ses semblables? La vie prise en elle-même " n'est-elle pas essentiellement appropriation, agression, assujettissement de ce qui est étranger et plus faible, oppression, dureté, imposition de ses propres forces, et tout au moins exploitation (Nietzsche)?" Or ce qui est un fait dans le règne purement animal n'est pas un fait moins indéniable chez les hommes et parmi les sociétés humaines (1). La vérité est dure, continue Nietzsche, mais c'est la vérité. " Regardez comment a débuté sur terre toute civilisation élevée. Des hommes d'une nature naturelle, des Barbares dans le sens le plus redoutable du mot, des hommes de proie, en possession d'une force de volonté et d'un désir de puissance encore inébranlés, se sont jetés sur des races plus faibles, plus policées, plus pacifiques, peut-être commerçantes ou pastorales, ou encore sur des civilisations amollies et vieilles, chez qui les dernières forces vitales s'éteignaient dans un brillant feu d'artifice d'esprit et de corruption. La caste noble fut, à l'origine, toujours la caste barbare. Sa supériorité ne résidait pas tout d'abord dans sa force physique, mais dans sa force psychique. Elle se composait d'hommes plus complets, ce qui, à tous les degrés, revient à dire *des bêtes plus complètes* (2)."

(1) Le Dantec, qui, en qualité d'athée convaincu, ne peut être qu'un bon disciple des philosophes allemands, prétend que les familles humaines, les clans, les nations ne sont basés que sur le respect réciproque d'égales capacités de nuire. Selon le même écrivain, les sentiments de fraternité ne sont nés chez l'homme que par la guerre, et expriment uniquement l'union contre l'ennemi commun.

(2) Cité par L. Bertrand. *Revue des Deux-Mondes*, 15 décembre 1914, page 739.

Bernhardi ne fait que tirer la conclusion de pareilles prémisses quand il affirme que la guerre, avec son cortège de massacres et d'assassinats, est bonne en soi, qu'elle est une nécessité biologique de première importance ⁽³⁾. Il ne fait qu'exprimer des corollaires logiques quand il considère la guerre comme le facteur le plus apte à promouvoir la culture et la puissance; quand il stigmatise les efforts tendant à sa suppression comme fous et absolument immoraux, indignes de la race humaine; quand il voit dans les cours d'arbitrage une atteinte présomptueuse aux lois naturelles du développement, une source de dégénérescence pour l'humanité en général; quand il affirme que le maintien de la paix ne peut ni ne doit être le but de la politique; que la vertu par excellence, c'est la force, et le vrai péché, le péché contre le Saint-Esprit, c'est la faiblesse ⁽⁴⁾.

Voilà, idéalisés, ou plutôt voilà canonisés, l'apache et l'ariviste effrénés. Ce sont ceux-là que Nietzsche salue sous le nom "de superbes bêtes de proie blondes". Ces êtres de puissance et de désirs, en se jetant sur les faibles, en poursuivant à n'importe quel prix la satisfaction de leurs appétits féroces, méritent bien de la vie, puisqu'ils donnent en eux-mêmes un spécimen magnifique des types qu'elle est capable de produi-

⁽³⁾ "Tu ne tueras point, tu ne déroberas point! Ces paroles étaient appelées saintes jadis: devant elles on courbait les genoux et la tête, et l'on ôtait ses souliers. Mais, je vous le demande, où y eut-il de meilleurs brigands et de meilleurs assassins dans le monde que ne l'étaient ces saintes paroles? N'y a-t-il pas, dans la vie elle-même, vol et assassinat? Et, en sanctifiant ces paroles, n'a-t-on pas assassiné la vérité elle-même? Ou bien n'était-ce point prêcher la mort que de sanctifier tout ce qui contredisait et déconseillait la vie?... O mes frères, brisez, brisez-moi les vieilles tables!" (Nietzsche : *Zarathoustra*, cité par L. Bertrand, *ibid*, page 734).

⁽⁴⁾ Ces axiomes sont extraits du livre : *L'Allemagne et la prochaine guerre*, paru en 1911.

re, et en même temps la débarrassent des déchets, des détritits, des oeuvres manquées, qui la déshonorent et qui n'ont leur raison d'être que comme proies légitimement offertes aux convoitises des forts. A plus forte raison un Etat est-il justifié dans tous les actes qui concourent à le grandir. Là-dessus Bernhardi est très explicite. Selon lui la fin de l'Etat, ce n'est pas le bien-être de ses sujets, c'est le pouvoir. Citant Treitschke, il ajoute : "Celui-là ne doit pas se mêler de politique qui n'a pas le courage d'envisager cette vérité en face : *Le plus haut devoir de l'Etat c'est d'augmenter sa puissance.* Si son propre avantage semble exiger une addition de territoire, qu'il se mette en frais de le conquérir : c'est juste. Du reste l'Etat est seul juge de la moralité de son action ; il est au-dessus de la moralité. Tout ce qui lui est nécessaire est moral. Les droits reconnus aux voisins par des traités ne sont pas des droits absolus. Il y a des conditions où ils ne correspondent pas à la vérité actuelle des choses. En fait, l'Etat est à lui-même sa loi. Simplement parce qu'elles sont faibles, les nations faibles n'ont pas le même droit à vivre que les nations puissantes et vigoureuses ; car, ne répondant pas aussi bien à la poussée vitale, elles contrecarrent le développement de l'humanité en général, but final de la vie. Sans doute les êtres chez qui la vie a son développement le plus mesquin, le plus étroit, le plus pauvre, le plus rudimentaire, ne peuvent faire autrement que de se prendre eux-mêmes pour la fin et la mesure des choses ; ils ne peuvent pas ne pas émietter et mettre en question furtivement, petitement, assidûment, ce qui est plus noble, plus grand, plus riche. Les Français dégénérés, par exemple, ne peuvent pas ne pas contester la supériorité des Allemands. Ce faisant, ils obéissent à une autre loi de la vie, à l'instinct de conservation, à un égoïsme légitime, qui ramène tout à lui-même. Mais, selon la loi inexorable, de la sélection, ils n'en sont pas moins condamnés à être tôt

ou tard absorbés par la race supérieure (5)”. Ils sont fatalement des proies à l’ambition de celle-ci.

Au nom de quoi venez-vous reprocher à l’Etat allemand la violation de la neutralité de la Belgique, ses atrocités dans la conduite de la guerre : outrages aux femmes, assassinats de vieillards et d’enfants, torches, mèches, grenades, pompes à pétrole, sacs à poudres comprimées, le tout destiné à détruire, incendier, terroriser ? Au nom de l’humanité ? L’humanité ! Encore une chimère, que les cerveaux des faibles latins se plaisent à caresser ! Il n’existe pas d’humanité distincte des différents Etats et des nationalités, et toute action en faveur de l’humanité se concrétise dans les Etats pris en particulier. Dans une lutte entreprise pour imposer sa culture et son génie meurtriers et incendies sont-ils des moyens d’avancer la puissance d’un Etat, ils sont légitimes, nous l’avons vu, et en même temps ils font prospérer l’humanité, puisqu’ils grandissent la race supérieure, par laquelle seule l’espèce s’améliore.

Dans un article, que la presse de tous les pays a reproduit, Maximilien Harden a fort bien répondu à ceux que les méthodes de guerre allemande scandalisent : “ Cessons, a-t-il dit, nos misérables tentatives pour excuser l’action de l’Allemagne. Ce n’est pas contre notre volonté, ni comme une nation prise à l’improviste, que nous nous sommes précipités dans cette gigantesque aventure. Nous l’avons voulue, nous devons la vouloir. Nous ne nous tenons pas devant le tribunal de l’Europe. Nous ne reconnaissons pas une telle juridiction. Notre puissance créera une nouvelle loi en Europe.

(5) Oh ! parfaitement, répondait un officier allemand à un ecclésiastique opposant la culture française et belge à la culture allemande, je la connais votre culture, je lis vos auteurs. Mais c’est une culture inférieure, la flamande aussi !... Oui, c’est entendu, vous êtes bons, vous soignez bien nos blessés. Mais, que voulez-vous ? Vous êtes des êtres inférieurs, destinés à être absorbés. (Cité par L. Bertrand, *ibid.*, p. 735).

C'est l'Allemagne qui frappe. Quand elle aura conquis de nouveaux domaines pour son génie, alors les sacerdoxes de tous les dieux loueront le dieu de la guerre. L'Allemagne ne fait pas cette guerre pour punir des pécheurs ni pour libérer des peuples opprimés et ensuite se reposer dans la conscience de sa magnanimité désintéressée. Elle est partie de la conviction inébranlable que ses succès lui donnent des titres à exiger plus d'espace sur la terre et des débouchés plus vastes à ses activités. L'heure de l'Allemagne a sonné; elle doit prendre sa place comme puissance dirigeante. Toute paix qui ne lui assurera pas le premier rôle ne récompensera pas ses efforts, quelque nombreux que puissent être les milliards dorés qui seront versés dans son trésor (°). ”

Voilà qui est clair. Au nom de l'évolution vitale, l'Allemagne s'attribue la première place parmi les nations. Elle fait la guerre pour s'y installer définitivement et exiger du reste des peuples qu'ils lui reconnaissent sa situation privilégiée. Nation-maîtresse, sa morale est celle des maîtres, se tenant par delà le bien et le mal, n'ayant aucun devoir à l'égard de ce qui lui est inférieur ou étranger. Ce n'est pas qu'elle s'indigne des oppositions et des révoltes. Non; car les oppositions et les révoltes, en l'obligeant aux risques et à la lutte, lui font prendre pleine conscience de sa force et de son génie.

(°) A rapprocher les lignes suivantes, citées par L. Bertrand et parues dans le *Tag* de Berlin, sous la signature d'un général allemand : “ Nous n'avons rien à justifier. Tout ce que feront nos soldats pour faire du mal à l'ennemi, tout cela sera bien fait et justifié d'avance. Si tous les chefs-d'oeuvre d'architecture placés entre nos canons et ceux des Français allaient au diable, cela nous serait parfaitement égal... On nous traite de Barbares! La belle affaire! nous en rions. Nous pourrions tout au plus nous demander si nous n'avons pas quelque droit à ce titre. Que l'on ne nous parle plus de cathédrale de Reims, ni de toutes les églises et de tous les palais, qui partageront son sort: nous ne voulons plus rien entendre. Que de Reims nous arrive seulement l'assurance d'une deuxième entrée victorieuse de nos troupes: tout le reste nous est égal. ”

Toutefois les races inférieures ou dégénérées, " bêtes de troupeaux, peuples-chiens ", comme les appelle Nietzsche, ne sauraient, par leur hostilité prolongée, enrayer l'expansion essentielle de la race supérieure. Par amour ou par terreur, par la crainte des pires catastrophes qui suivent nécessairement l'inimitié de l'Allemagne ou par l'appât des bienfaits qui résultent de son alliance, il faut qu'elles se soumettent à l'inévitable, qu'elles sacrifient leur passé, leur propre civilisation entachée d'erreur et de corruption, condamnée à mort par le simple fait qu'elle ne peut être sauvée, il faut qu'elles acceptent leur absorption, heureuses d'être entraînées dans un courant de vie plus haute et plus large ! Que si elles résistent obstinément, l'Allemagne, par devoir envers la vie dont elle est le produit par excellence, se fera cruelle et méchante, elle jouira de la volupté de détruire. Mais elle n'agira ainsi que parce qu'elle aura conscience de ne pousser que ce qui doit tomber, de ne hâter la ruine que de ce qui est voué à la décomposition, en un mot de déblayer la voie par où passeront de plus beaux joueurs.

Nous sommes en plein coeur du monisme d'Hoeckel et de l'évolution darwinienne par voie de sélection. C'est assez dire que les théoriciens militaristes d'outre-Rhin sont de vulgaires matérialistes. C'est sur une base essentiellement branlante que s'élève le lourd système philosophique qu'ils ont tenté d'édifier pour voiler d'une apparence de vérité leur ambition démesurée, leur orgueil colossal et leur mépris insolent des humains, qui ont la mauvaise grâce de penser que la taille d'un homme n'est pas nécessairement limitée à la botte d'un Uhlán ou au casque à pointe d'un grenadier poméranien. Ils veulent, ces étranges philosophes, que nous allions par delà le droit, par delà le bien et le mal, jusque dans le domaine biologique proprement dit. Eh bien, soit ! suivons-les dans cette sphère. Allons-nous y trouver la justification de leurs bizarres prétentions ? Aucunement.

Du premier coup, nous sommes frappés par la distinction de l'être humain du reste des animaux. Dans le règne animal assurément, la grande loi biologique, c'est la lutte, c'est la survivance par la sélection. Ne pouvant se faire par un choix raisonné, il fallait bien qu'elle se fit par un procédé inséré dans la nature même. La violence dans le règne animal, fait observer fort bien le Dr Grasset⁽⁷⁾, n'est ni un mal, ni un bien : c'est une loi physique et biologique, par laquelle l'auteur de l'univers arrive à ses fins. Mais quoique dans son organisme l'homme soit soumis aux lois physiques qui régissent les animaux en général, la raison, dont il est le seul doué, en fait une espèce particulière, gouvernée par des lois différentes de celles du monde purement animal. Il y a en lui une faculté capable de dompter les énergies physiques, de se soumettre les vivants inférieurs, de se fixer un but. C'est donc à elle et non à la simple force vitale de diriger l'évolution de l'humanité. En outre les notions de bien et de mal, de responsabilité, de juste et d'injuste, qui lui sont inhérentes, modifient nécessairement sa conduite. Un animal ne peut qu'obéir à son instinct, car là seulement il trouve l'impulsion nécessaire à ses opérations. L'homme peut contrecarrer son instinct, parce qu'il a la raison et la liberté pour se guider. Ces deux facultés (raison et liberté) font manifestement de l'homme un être à part et une espèce supérieure. Placer la supériorité de l'homme dans la force de ses convoitises et de ses énergies instinctives, telles que les développe le simple courant vital, n'est-ce pas lui enlever la note caractéristique de son espèce et le ramener au rang des purs animaux ? Le sens commun et le langage populaire plaident ici en notre faveur. A un acte qui nous apparaît inspiré par la violence mal contenue nous accolons immédiatement l'épithète-

(7) Cf. : *Correspondant*, 25 octobre 1914, p. 200 sqq.

te de brutal. Au contraire, qu'entendons-nous signifier quand nous parlons d'un procédé humain? Un procédé dont les animaux inférieurs ne seraient pas capables, un acte qui ne saurait être produit par l'instinct, qu'il contrarie parfois. Tel est un acte de douceur, de justice, de pardon, de dévouement. Or c'est dans un homme coutumier de pareils actes que nous voyons l'idéal humain, non dans un fier-à-bras, qui se vante d'être *une force qui va* sans qu'il puisse en contenir les ravages. C'est cet idéal de fraternité, d'entraide, d'union, de collaboration pour le bien commun que la civilisation gréco-latine se flatte de poursuivre. Sa devise c'est le beau vers de Ménandre : *Nil humani a me alienum puto* : rien de ce qui est humain ne me laisse indifférent; devise que le christianisme a encore perfectionnée par les sublimes conseils et préceptes du Sermon sur la montagne.

Que les disciples de Nietzsche nous traitent d'esclaves, d'êtres dégénérés, dévirilisés par la sensibilité et la compassion, nous ne pouvons nous plier à leur commandement d'être *durs*. Et ce ne sont certes pas les exploits de leurs compatriotes en Belgique et en France qui nous convertiront à leur doctrine! Non, ce n'est pas par la barbarie, la dureté et la méchanceté, telles qu'on les a pratiquées après les avoir exaltées en certains milieux allemands, c'est par la fraternité et la charité, qu'on travaille au progrès et au perfectionnement de l'humanité. Que dans cette marche vers l'idéal humain, où chacun est invité à apporter sa part de labeur et de bonne volonté, il y ait tel ou tel groupement social, tel ou tel peuple (variant d'ailleurs suivant les époques et les siècles) qui se distingue et acquière la prééminence, soit à cause de certaines qualités intellectuelles et morales dont il est généralement doué, soit à cause du nombre de grands hommes auxquels il a donné naissance, soit à cause du rayonnement de son histoire et de son esprit, c'est ce qui ne peut manquer d'arriver. La loi des

élites se vérifie pour les peuples comme pour les individus. Mais un tel peuple n'ignore pas que la vertu civilisatrice n'est pas en raison directe de l'étendue du territoire ou du chiffre de la population (Israël et la Grèce ne furent que passagèrement de grands empires). Il ne cherche pas à imposer par les armes sa culture et sa conception de la vie. Il ne conteste pas aux petites nationalités leur droit à une existence indépendante. S'il leur offre sa protection, s'il s'efforce de les fédérer dans une grande association impériale, c'est pour mieux promouvoir leurs intérêts matériels et moraux. Il se garde de porter atteinte à leur langue, à leur religion, à leurs traditions et institutions particulières. Il respecte leur amour d'une légitime indépendance et il les admet, autant que faire se peut, à l'administration de leurs propres affaires. D'un mot, s'il règne sur elles, c'est pour les élever vraiment et non pour les asservir, non pour les exploiter (*). Un tel peuple n'a pas pour maxime que la force prime le droit ou qu'elle le crée.

Cet horrible axiome bismarckien est un non-sens. Car, pour être d'une essence différente de celle des muscles et du biceps, le droit n'en est pas moins une force, tout comme sont des forces notre raison et notre liberté. C'est ce que les Teutons semblent avoir fini par découvrir eux-mêmes, et, par une sorte de contradiction flagrante, cette force morale, ils s'efforcent de l'accaparer à leur profit. Après s'être effrontément servis du principe qu'une race supérieure peut se permettre n'importe quoi, du moment qu'elle vise à sa propre expansion, pour envahir et dévaster le territoire du roi Albert Ier, les voilà qui, aujourd'hui, en face de l'universelle réprobation qui les flétrit, accusent la nation martyre d'avoir la première violé sa propre neutralité par de prétendues con-

(*) Je trace ici un idéal : je ne veux pas insinuer qu'aucun peuple l'ait réalisé. Du moins, quelques-uns s'en sont approchés.

ventions avec l'Angleterre et la France. Les voilà qui font publier par les savants de leurs universités des factums, où sont niées énergiquement les atrocités dont on les accuse. Ils en seront pour leurs frais de rhétorique menteuse, que réfutent les documents officiels et les propres paroles de leur chancelier. Celui-ci n'a-t-il pas affirmé, en plein Reichstag, que la nécessité (la nécessité pour un peuple supérieur de s'agrandir et de dominer) ne connaît point de loi. et que les traités qui s'opposent à sa marche en avant ne sont que des chiffons de papier ?

Manifestement les chefs de l'empire allemand, soit dans l'ordre intellectuel, soit dans l'ordre politique, ont été victimes d'une hypertrophie d'orgueil. Convaincus qu'ils avaient le monopole de la philosophie transcendante, pleins de mépris pour les théories terre à terre de l'esprit latin, ils ont érigé en systèmes, raides comme l'uniforme d'un caporal, les élucubrations les plus fantaisistes de leurs cerveaux. Grisés par leurs succès sur la France en 1870 et par les progrès vraiment étonnants de leur peuple depuis cette époque, ils ont cru qu'aucune nation, ni même aucun groupement de nations ne serait capable de résister à l'élan de leurs troupes, outillées qu'elles sont des plus formidables instruments de guerre que le génie humain ait jusqu'ici inventés. Ils se sont trompés, au point que leur erreur est presque humainement inexplicable et peut très bien passer pour un châtiement providentiel de leur superbe monstrueuse. Ils se sont lancés contre des puissances dont les ressources dépassent de beaucoup les leurs, et dont il est clair qu'ils ne viendront pas à bout, sous la pression desquelles ils ne peuvent manquer de succomber finalement. Déjà ils avouent qu'ils luttent pour l'existence. Mais ils n'ont que ce qu'ils ont cherché, et, si leur empire est morcelé, nul ne songera à les plaindre. Il est probable que le peuple allemand lui-même n'aura qu'à se féliciter

d'être libéré d'une caste qui, sous prétexte d'incarner la plus haute culture humaine, ne représentait en réalité que la *Barbarie*.

* * *

Mais l'écrasement du militarisme prussien sera-t-il le triomphe du pacifisme? Après avoir mis à la raison les généraux brouillons du Kaiser, va-t-on déclarer la paix au monde pour le reste des siècles? C'est ce que semble penser M. Richet. Dans cette même livraison du 15 décembre dernier de la *Revue des Deux-Mondes*, cet écrivain publie un article intitulé *La France pacifique*, où il montre que la paix était impossible tant que la volonté nationale de peuples généreux était foulée aux pieds, tant que Metz et Strasbourg appartenaient à l'Allemagne, et Trieste et Trente à l'Autriche, tant que la Pologne était écartelée, tant que trois millions de Roumains et deux millions de Serbes étaient séparés de leurs frères et contraints de servir contre leur propre patrie. Mais toutes ces questions angoissantes, ajoute M. Richet, véritables défis au bon sens et à la justice, la guerre actuelle va les résoudre. Et " quand elle les aura résolues, il n'est pas téméraire d'espérer que cette guerre, hélas! si sanglante, aura du moins établi une paix durable ; car, si les peuples sont indépendants, si les nationalités sont libres, si les sujets sont devenus des citoyens, toute guerre internationale sera sans objet (p. 652) ". Admettons que l'affreuse guerre, dont nous sommes témoins, réponde aux vœux de M. Richet. Les malentendus seront-ils rendus impossibles entre les nations, ainsi rentrées dans leurs frontières naturelles et mises en possession de tous les groupes qui leur reviennent par droit ethnique? Non sans doute. Mais, pour les dissiper, répondent nos pacifistes, pour prévenir qu'ils ne dégénèrent en conflits sanglants, nous aurons les cours d'arbitrage, hiérarchisées en plusieurs instan-

ces, nous aurons la cour suprême de La Haye, devant laquelle seront portées les plaintes des grandes comme des petites nations. Très bien. Seulement qu'est-ce qui rendra obligatoire le recours à de pareils tribunaux? La signature de chaque puissance? Mais qu'est-ce qui empêchera que cette signature ne soit traitée, par tel ou tel pouvoir comme vient d'être traitée la signature de la Prusse apposée à la convention garantissant la neutralité de la Belgique? Sera-ce le groupement de tous les autres co-signataires? Mais qu'est-ce qui assurera ce groupement? Qui peut affirmer d'avance que la puissance récalcitrante n'entraînera pas d'autres nations, flairant un intérêt à la suivre dans sa révolte contre un chiffon de papier? Il faudrait un pouvoir ayant juridiction sur tous les Etats, possédant seul une armée pour dompter les perturbateurs de la paix, comme l'autorité civile dans chaque ville est pourvue d'une police chargée de protéger la vie et les propriétés des citoyens.

Est-ce à la conclusion de la prochaine paix qu'on va créer un pouvoir de cette nature, après avoir interdit les armements chez les nations particulières? Qui ne voit qu'il y a contradiction entre l'indépendance complète des différentes puissances et l'obligation de l'arbitrage international?

Reste que les horreurs de la lutte actuelle dégoûtent à jamais les hommes de la guerre et qu'une atmosphère de pacifisme imprègne tellement les générations à venir que les quelques ferrailleurs et soudards, qui s'y trouveront égarés, seront impuissants à troubler la paix et que d'eux-mêmes les peuples en querelle se porteront devant les cours d'arbitrage, comme deux citoyens en dispute se portent devant les tribunaux civils.

Mais cette ère pacifique se lèvera-t-elle jamais sur l'humanité? Est-il désirable même qu'elle se lève? A cette seconde question je trouve une réponse, que je suis tenté d'approu-

ver presque de tout point, en Nietzsche, en ce même Nietzsche, dont je viens de stigmatiser les horribles doctrines de dureté et de violence. Voici le passage, tel que cité par M. Bertrand (*Revue des Deux-Mondes*, 15 décembre 1914, p. 733) : " C'est une vaine idée d'utopistes et de belles âmes que d'espérer beaucoup encore de l'humanité, lorsqu'elle aura désappris de faire la guerre. En attendant, nous ne connaissons pas d'autre moyen qui puisse rendre aux peuples fatigués cette rude énergie du champ de bataille, cette profonde haine impersonnelle, ce sangfroid dans le meurtre uni à une bonne conscience, cette commune ardeur organisatrice dans l'anéantissement de l'ennemi, cette fière indifférence aux grandes pertes, à sa propre vie et à celle des gens qu'on aime, cet ébranlement sourd des âmes comparable aux tremblements de terre. Sans doute, on inventera, sous diverses formes, des substituts de la guerre. Mais peut-être feront-ils voir de plus en plus qu'une humanité d'une culture aussi élevée, et par là même aussi fatiguée que l'est aujourd'hui l'Europe a besoin non seulement des guerres, mais des plus terribles — partant de retours momentanés à la barbarie — pour ne pas dépenser en moyens de civilisation sa civilisation et son existence même."

Et quand on pense que parmi les substituts de la guerre nombre de nos pacifistes nous offrent le socialisme, on est singulièrement porté à croire, avec le farouche théoricien du surhomme, que la paix éternelle sur notre globe est une " vaine idée d'utopistes ". Ah ! si l'on nous offrait le christianisme ! Si l'on décrétait dans les congrès internationaux et si l'on avait les moyens d'obtenir la mise en pratique obligatoire par les nations et les individus du *Sermon sur la montagne*, oui, alors le règne de la paix immuable cesserait d'être un rêve ! Mais après comme avant la boucherie de 1914-1915 des orateurs, des journalistes, des législateurs vont se lever qui fulmineront contre les

principes du christianisme, comme abêtissant et énervant la nature humaine. Ils ne nous tireront des horreurs de la guerre que pour s'efforcer de nous plonger dans les *horreurs de la paix*, dans l'attachement exclusif aux biens de la terre, dans la luxure, l'alcoolisme, le malthusianisme. Songez que, peu d'années avant la guerre, un groupe de médecins avaient fait une découverte terrible, à savoir que près de 500,000 vies, qui auraient dû, suivant le cours de la nature, enrichir la population de la France, étaient étouffées avant d'avoir éclos à la lumière du jour. Et si l'enquête s'était étendue aux autres pays, aurait-elle donné des chiffres moins effrayants ?

Sans doute, la guerre est anti-humaine, nous l'avons prouvé et ne prétendons pas nous contredire. Elle est une loi de l'animalité, elle nous ramène momentanément, comme l'avoue Nietzsche, à la barbarie. Mais peut-être Dieu a-t-il besoin de cette régression, de ce carnage entre hommes, assimilés à des fauves, pour purifier la partie supérieure de notre nature, pour l'empêcher d'être asservie trop complètement par des instincts encore moins nobles que celui de la férocité. Oui, peut-être notre misérable race a-t-elle besoin non seulement de guerres, mais des plus terribles ; peut-être, au lieu d'être à la veille d'entrer dans une ère de paix inébranlable, se trouve-t-elle au seuil d'une ère de conflits, où la barbarie multipliée par la science (suivant l'expression de Boutroux ^(*)) purifiera, à intervalles assez rapprochés, notre atmosphère des miasmes et des vices qu'auront engendrés les délices et mollesses d'une paix prolongée.

M. TAMISIER, s. j.

(*) Dans sa lettre à la *Revue des Deux-Mondes*, 15 octobre 1914.

Trois " Bastonnais " en Acadie

(SUITE ET FIN)

NOUS traversons l'embouchure de la Gaspereau, puis tournant vers l'est nous nous enfonçons dans l'intérieur. Le paysage devient sauvage, maussade, et ne change qu'aux approches de Halifax. Nous ne voyons rien de la ville en y entrant, car la nuit s'avance et il pleut à verse. Notre premier soin est de courir au bureau des Postes ; nous sommes certaines d'avoir des lettres. Mais il n'y a rien, absolument rien !

Si mon frère que j'attends n'arrivait pas demain ! Alors le *bleu* s'empare de nous, et la ville nous paraît détestable, toute grise dans la pluie qui tombe toujours.

Nous prenons le premier hôtel qui nous est recommandé. L'aspect n'est pas trop avenant. C'est gris et vieux, mais nous ne voyons pas mieux aux alentours. La pluie tombe en déluge, et nous sommes trempées, lasses, affamées. Nous risquons le souper, quittes à chercher un autre gîte si celui-ci n'est pas satisfaisant. Mais nous n'avons pas le temps de déménager, car le repas finit de me bouleverser et me voilà au lit. Quelle nuit ! Non seulement je suis souffrante, mais je crois voir des revenants dans chaque recoin de l'immense chambre. Le tapis tourne et glisse sous mes pieds, si je me lève, et les meubles dansent autour de moi une sarabande échevelée. Tout ce que je distingue est la figure d'Angéline, qui est toute piteuse dans sa sympathie pour mes misères et veut à tout prix envoyer quérir un médecin.

" Un médecin ? Ah bien ! par exemple ! Il est 2 heures du matin ! " J'affirme que je n'en mourrai pas et qu'elle me

verra rayonnante avec le jour. Elle se laisse enfin persuader, mais se tient sur le qui-vive toute la nuit. Au petit jour, je m'endors enfin...

Je suis tirée de ce sommeil réparateur par le soleil qui éclaire et réchauffe la chambre de ses rayons bienfaisants. Angéline est assise près de mon lit. De temps en temps, elle se penche à la fenêtre pour écouter les cloches qui carillonnent, car c'est dimanche.

Elle refuse carrément de me laisser seule même une heure. J'ai beau lui répéter que je me sens mieux, que la cathédrale est tout proche, je parle dans le désert. La voyant, vigilante et fidèle, se rasseoir à son poste avec un air qui dit clairement " j'y suis, j'y reste ", je n'insiste plus et me rendors pour le reste de la matinée.

Une fois debout et habillée, bien que pâle et branlante, mon plus grand désir est de partir. Dans le couloir, nous rencontrons le Révérend Nahum Biggs, qui se trouve à ce même hôtel et en semble satisfait. Il nous salue de son petit air paternel et nous dit en passant: " Nous nous arrangeons très bien, n'est-ce pas ? " — " *Très bien!* " faisons-nous, en enfilant le labyrinthe des corridors tortueux. " *Très bien!* " chacun son goût, mais pour nous, plus de ces vastes chambres aux plafonds bas, aux murs humides, aux foyers sans flammes, aux alcôves sombres, aux meubles antiques, aux draperies moisies !

En franchissant le seuil de cet hôtel construit en partie de pierres provenant de la prise de Louisbourg, et jadis réputé le meilleur de Halifax, Angéline dit que les vieilles habitations sont plutôt faites pour être admirées que pour être habitées et que, après tout, le progrès n'est pas une si vilaine chose !

Après notre visite à la cathédrale, vieux monument gris sentant le moisi et la morue salée, nous grimpons lentement

jusqu'à la citadelle que nous visitons en compagnie d'un soldat très rouge et très raide. Sans contredit la vue est belle, mais tout de même je suis vaguement désappointée. Je préfère la citadelle de Québec assurément et, quant au port, j'aime beaucoup mieux celui de Old Point Comfort, dans la Virginie, sans compter que, là-bas, nous ne sommes pas poursuivies par l'âcre odeur de morue salée à laquelle nous ne pouvons échapper ici, où que nous allions.

Angéline m'annonce que la population de Halifax est de soixante mille âmes.—“ Avec, en plus, soixante mille barils de morue salée ”, lui dis-je vivement, “ ce qui fait cent vingt mille habitants. ” Les rues regorgent de ces boîtes et de ces barils, les entrepôts en sont remplis, les quais en sont couverts et les bateaux en apportent encore et toujours... Les soldats et la morue se partagent la ville, et je songe qu'à eux deux ils doivent faire un fameux carnaval et un bon carême !

Comme mes jambes se refusent à aller plus loin et que le paquebot de Boston est attendu dans une couple d'heures, nous descendons sur le quai. Dans le port, se meuvent des flottilles de bateaux pêcheurs et des goélettes. Dans la rade, au pied de la citadelle, plusieurs cuirassés anglais ont jeté l'ancre. Plus loin, c'est un yacht somptueux, battant pavillon américain.

Le steamer de Boston est en retard. Comme soeur Anne nous scrutons l'horizon, mais ne voyons rien venir. Le crépuscule s'avance, et Angéline m'envoie souper, m'assurant qu'elle gardera la vue sur la mer. Je lui apporte des *sandwiches* qu'elle grignotte pendant que toutes deux, assises sur une caisse de morue, nous surveillons l'entrée du port. Enfin, nous apercevons un navire qui s'avance à toute vapeur, le pont noir de passagers. Il est 9 heures quand il arrive à l'embarcadère. Nous entendons des voix et voyons remuer des ombres, mais ne pouvons distinguer personne. Tout-à-coup,

se dessinant dans un jet de lumière sortant d'une des cabines, j'aperçois un profil familier. — " C'est Oscar ! Regardez, il est là ! " — Dans la quasi-obscurité nous le voyons agiter sa casquette. Malgré le bruit de la foule et de l'énorme bateau qui grince contre le quai, il reconnaît ma voix et nous interpelle. Bientôt, nous le voyons descendre le faux-pont et se frayer un chemin à travers la foule sur le quai. Le voici à la barrière, et je lui saute au cou. En cinq minutes on s'explique, et il sait déjà nos ennuis, nos inquiétudes, nos doléances, qu'il semble trouver moins tragiques que drôles.

Et, tout de suite, avec l'habileté provenant d'une longue expérience, il veille à tout, pendant qu'Angéline et moi, tranquillement assises—mais non plus sur des caisses de morue salée—, nous poussons des soupirs de soulagement "assez forts pour faire voguer une chaloupe sur le Hudson ", selon l'expression pittoresque de l'amie Clara de Cohoes. En un clin d'oeil nos billets sont mis en ordre, nos valises transportées et nous-mêmes installées dans ces bonnes cabines reluisantes et confortables que nous trouvons à bord de nos modernes géants des mers.

Nous dormons bien, cette nuit-là, malgré le bruit du charbon qui tombe et des caisses qui s'entassent dans les profondeurs du navire. A peine sommes-nous dérangés par les cris de la sirène et le bruit de l'ancre qu'on lève au milieu de la nuit.

Nous nous éveillons en pleine mer. La journée se passe à écouter les histoires de pêche de mon frère et de deux gais compagnons, un Allemand et un Yankee, embarqués avec lui à Boston, et s'en allant faire la pêche dans l'Ile-du-Prince-Edouard.

Vers le soir, nous approchons des côtes du Cap-Breton. A cause du brouillard qui nous enveloppe, le capitaine n'ose pas aborder. Nous jetons donc l'ancre à l'entrée du détroit de

Canso. Le lendemain matin, il fait froid et clair. Nous entrons dans le détroit, large peut-être d'une lieue. A gauche s'aperçoit la Nouvelle-Ecosse, à droite le Cap-Breton. Les côtes sont arides, parsemées de pauvres maisonnettes blanches à la chaux. Ça et là, les ondulations de la terre se terminent en quelques caps plus élevés, couverts d'une sombre forêt de sapins et d'épinettes.

Nous débarquons à Port Hawkesbury, petit village triste. La terre y est nue, sans culture. De quoi vivent les habitants, c'est un vrai mystère. Ils ne semblent sortir de leur habituelle somnolence qu'à l'arrivée des bateaux, trois ou quatre fois par semaine.

Alors, pendant quelques heures, il y a un semblant d'activité, puis tout retombe dans la léthargie. Comme l'hôtel où nous logeons est passable, étant donné le lieu, nous vivons trois jours à nous promener dans la campagne. Les champs sont parsemés d'énormes marguerites, comme si le bon Dieu, pris de pitié pour ce coin de terre aride, lui eut jeté pour l'égayer une poignée de ses étoiles. Et c'est toujours les mains chargées de marguerites que, Angéline et moi, nous rentrons à l'hôtel.

Mais voici le navire de Charlottetown, que mon amie doit prendre pour retourner chez elle, car son congé s'achève. La regardant faire une dernière fois ses malles, j'ai peine à me persuader que je vais perdre cette Angéline avec laquelle je m'entendais si bien. Et lorsque, demeurée seule avec mon frère, je regarde le *steamer* s'éloigner de l'embarcadère, emportant ma mie loin de moi, j'ai la consolation de penser qu'elle conservera pour moi cette affection qu'on réserve à ceux qui ont été plus que des compagnons de route, de vrais camarades partageant les bons et les mauvais jours. Il y aura toujours un vif plaisir pour nous à nous rappeler ces souvenirs communs. Nous aimerons à ne toucher à ce passé

que doucement, à la façon de ceux qui remuent le contenu d'un pot aux roses, pour en respirer le parfum de fleurs depuis longtemps fanées et toujours odorantes.

Mon frère et moi nous nous remettons encore en route. Après un trajet de six heures nous arrivons à Inverness, petit village très laid, vieux de dix ans à peine, aux maisons surgissant pêle-mêle parmi les roches et les troncs d'arbres. La seule industrie, la raison d'être du village, est la mine de charbon qu'on y exploite. Le gisement se prolonge fort avant sous le lit de la mer, ce qui n'empêche pas les mineurs de s'avancer, fanal en tête, dans des cavernes creusées de leurs mains, pour y enlever la houille. Cette houille est ensuite envoyée à Hawkesbury; car nul bateau ne vient ici, je ne sais trop pourquoi.

La mer à Inverness a un aspect étrange. Pas un navire en vue, pas de quai, pas même de grève. On dirait la côte coupée en ligne abrupte et nette, et on a l'illusion de voguer en plein océan. Les vagues roulent leurs ondes presque aux portes des maisons. Le ciel et la mer se confondent, et il faut regarder deux fois pour voir où l'un commence et où l'autre finit.

Dans une drôle d'auberge, devant une table plus bizarre encore, nous sommes servis par une fille qui n'est guère de belle humeur, bien qu'elle soit parée de ses plus beaux atours, de ses rubans les plus voyants. Elle s'impatiente. C'est que nous l'empêchons d'aller à une danse qui doit commencer bientôt ! On accorde déjà les violons. Cependant nous n'avons pas envie de passer la nuit ici, quelque gaie que promette d'être cette danse à laquelle tout le monde semble avoir été invité. Il fait déjà sombre. Mais nous voulons pousser plus loin, jusqu'à notre dernière étape.

— " Je pensais qu'il y avait un omnibus pour nous con-

duire jusqu'à la rivière Margaree ", dis-je à mon frère. — " Mais oui, le voilà qui passe, ton omnibus! " répond-il, en désignant une affreuse voiture chargée de poches de son, et traînée par une misérable jument qui doit être pour le moins la soeur cadette de Rossinante. Je suis prise d'un fol accès de rire en imaginant le portrait que nous ferions, Oscar, notre malle et moi, hissés sur les poches de son, ricochant et trébuchant tout le long de la route.

Enfin, vers les 9 heures, nous trouvons un autre équipage et nous partons, mon frère et moi, sur l'unique siège, notre " cocher " assis sur la malle en avant. Deux nobles coursiers en décadence achèvent de nous donner un air TOUT CHOSE. Nous voici donc grim pant péniblement les côtes qui se changent bientôt en montagnes, descendant au galop dans les ravins, traversant des ponts rustiques, buttant sur des roches, nous enfonçant dans des mares qui n'ont rien de rassurant. Mais si le chemin est rude, le paysage est enchanteur. La pleine lune jette une lumière claire et douce sur les montagnes tantôt nues et tantôt boisées, sur les fermes endormies dans les vallons tranquilles où ruminent les troupeaux, sur les étangs où coassent les grenouilles, sur les ruisseaux qui tombent de cascade en cascade avec un petit bruit de grelots argentins.

Enfin, après avoir fait trente milles, nous arrivons, aux petites heures du matin, au hameau de Margaree Forks, où nous devons passer notre dernière semaine. Dans la tranquillité de la nuit et au clair de la lune, nous gravissons le chemin qui mène à la ferme où nous voulons loger. C'est une bien jolie maison, toute blanche, ornée de fenêtres Renaissance aux volets verts et entourée d'une grande véranda d'où la pelouse descend en pente douce, entre des champs de foin et d'avoine, jusqu'au chemin en bas du côteau.

Nous frappons à la porte, faisant grand tapage dans la

nuit pour réveiller les gens de la maison. On ouvre pour nous annoncer qu'il n'y a plus de place. Nous répondons que nous passerions la nuit dans une des granges plutôt que d'aller plus loin ! Alors, on nous fait entrer dans une salle où flambe un grand feu de bois, près duquel nous réchauffons nos membres transis de froid et engourdis de fatigue. Enfin, on fait de la place et nous montons, satisfaits, nous jeter sur nos lits pour y dormir d'un sommeil de plomb.

Margaree Forks est un second Grand-Pré, un autre paradis de quiétude où nous coulons des jours heureux. Nous sommes dans l'intérieur du Cap-Breton, à dix lieues de la mer, et à peu près la même distance nous sépare du lac Bras-d'Or. Le village est composé d'un petit nombre de maisons échelonnées sur les routes quelques lieues à la ronde. Il prend son nom de la rivière Margaree, autrefois Marguerite, qui coule capricieusement dans une plaine fertile murée par deux rangées de montagnes couvertes d'une sombre forêt d'érables et d'épinettes. De ces montagnes descendent une multitude de torrents comme pour alimenter la rivière, laquelle se met à courir en chantant dans la vallée, faisant mille détours et sautant mille petites chutes — la plus gaie, la plus coquette des rivières. Elle a, en guise de parasols, des ormes hauts et touffus, qui se penchent au-dessus d'elle avec sollicitude et l'ombragent tout le long de son parcours. Ils servent aussi à protéger les sportsmen qui viennent ici des quatre coins du continent faire la pêche au saumon, le plus gros et le plus rusé, le plus agile et le plus batailleur de tous les poissons qui montent les rivières.

La ferme où nous logeons appartient à un vieil Ecossais propriétaire de mille cinq cents acres, tant en friche qu'en bois, et maître aussi d'un embranchement de la Margaree, laquelle arrose une partie de sa terre. Durant la belle saison,

il reçoit les sportsmen qui s'aventurent jusque-là, attirés par la renommée de la petite rivière aux gros poissons.

Il fait bon vivre ici ! Tout y est confortable et d'une exquisite propreté. La nourriture est saine et appétissante et l'accueil cordial.

Il y a en pension, outre mon frère et moi, un Américain de Philadelphie, grand, sec, guindé, vrai chevalier de la triste figure, et un Anglais de Toronto, petit, mince, poli, ayant l'air fort inoffensif, quoiqu'il ait fait la campagne du Transvaal et en soit revenu avec le grade de major.

Les hommes se lèvent avant le soleil et partent en voiture, accompagnés d'un guide, pour monter la rivière en quête de saumon. Vers dix heures ou midi, nous les voyons revenir, généralement bredouille, car l'eau est trop basse et le gros poisson rare cet été. Je ne manque pas de courir au-devant d'eux chaque fois, pour voir s'ils ont pris quelque chose. Songez donc ce que vont devenir nos histoires de pêches merveilleuses, escomptées d'avance, si le poisson ne mord pas ! Venir de si loin et ne rien prendre ! Heureusement qu'un beau matin mon frère revient en triomphe, portant fièrement un saumon de douze livres. Nous le savourons au dîner tout en écoutant le récit de sa capture.

Les après-midis se passent à marcher dans la campagne, à grimper dans les montagnes, ou à faire la pêche à la ligne dans un étang où abonde la truite saumonée. Là, perché sur la digue, près d'un moulin à scie qui ne fonctionne plus, mon frère m'initie aux mystères de la pêche... Je jette ma ligne d'un petit coup sec et léger ! L'hameçon garni de la mouche décevante tombe sur l'eau doucement. La truite, oubliant sa défiance, la gobe et se trouve prise. C'est le commencement de la lutte. La ligne, avec une rapidité vertigineuse, se déroule en sifflant de la bobine, la canne se courbe presque en deux... se redresse... se recourbe... et volera de ma main si je n'y

prends garde ! Car le courage et l'astuce de ce poisson ne se mesurent pas à sa taille. Doucement j'enroule ma ligne sur la bobine, jouant à droite, à gauche... puis, jugeant le poisson à ma portée, je donne un bon coup de poignet. Et voici la truite sortie de l'eau, balancée en l'air où elle se débat en vrai diable. Ce n'est pas encore la fin, car, parfois, dans un effort désespéré, elle se délivre de l'hameçon et victorieusement retombe dans l'eau avec un petit clapotement qui m'enrage. Et c'est tout à recommencer !

Le pays est riche non-seulement en poisson, mais en gibier de toute sorte. A diverses reprises près de la forêt nous rencontrons la perdrix et le faisan. Quant au canard sauvage, il passe et repasse si souvent que j'en viens à le reconnaître à son vol, le cou allongé droit devant lui, et à l'admirer quand il s'abat sur l'eau, sa tête d'émeraude et son plumage bronzé luisant au soleil. Dans les montagnes, il y a du gros gibier. Mais c'est la saison close, et tous, petits et grands, sont en sûreté pour le présent. Il y a bien encore une multitude d'oiseaux. Je ne reconnais que l'industriel " pique-bois ", à son plumage bigarré de noir et de blanc et à sa calotte rouge. Quant aux fleurs, il y a des milliers d'hyacinthes émaillant de blanc et de lilas les rives de la Margaree. Elles sont aussi jolies et aussi odorantes que celles qui ornent nos jardins des villes, et aussi richement parées que Salomon dans toute sa gloire.

C'est ainsi que, petit à petit, j'apprends à connaître mieux et à admirer davantage la nature, " la Grande Amie "; et, jour par jour, s'accroît en moi l'amour envers le Père céleste qui créa pour nous toutes ces merveilles.

Un soir, il nous est même donné de contempler une aurore boréale, pas très brillante, mais très distincte. Silencieux et ravis nous regardons

.....Courir ces météores,
Fantômes lumineux, esprits nés des éclairs,
Qui dansent dans la nue, étalant dans les airs
Leurs manteaux de phosphore.....

A nos pieds, la capricieuse rivière scintille comme un ruban d'argent dans la vallée demi-obscurc qui semblent protéger les montagnes toutes sombres. Au-dessus de nos têtes, vers le nord, le firmament s'illumine d'une clarté plus douce que celle de la pleine lune. De cette lumière sortent des colonnes ardentes se divisant en mille faisceaux radieux, qui courent dans le ciel avec une incroyable rapidité, s'amoindrissent, se rallongent et finissent par se fondre en une lumineuse draperie de gaze flottant dans le ciel au gré des vents. Cependant, sur terre, rien n'est remué par la brise qui agite dans le ciel ces draperies incandescentes, et nos oreilles n'entendent point le crépitement qui semble accompagner la flambée céleste. Il n'y a que nos yeux qui perçoivent l'enchantement de cette féerie magnétique.

La population écossaise, qui est ici en majorité, est demeurée fidèle à sa langue, et on dit qu'à l'église le curé—car tous sont catholiques — prêche le sermon en gaélique une fois par mois. Mais le dimanche, c'est à l'église des Acadiens, à deux lieues d'ici, que nous allons à la messe, mon frère et moi. Il fait doux et chaud. Nous suivons les méandres de la rivière, jouissant du paysage à satiété, car notre cheval, gros et gras, refuse tout bonnement d'aller plus vite qu'au pas. Je présume qu'il s'oppose autant par tempérament que par principe à cette invention américaine, qui a nom la vie intense et que ni les gens ni les bêtes ne pratiquent ici, encore moins le dimanche que la semaine? Nous suivons donc placidement la file des fidèles se rendant à l'église à pied, à cheval, ou en voiture. L'église ressemble à toute autre petite église de campagne. Je

m'intéresse plutôt aux paroissiens. Tous sont du type gaulois et ressemblent en tous points aux Canadiens, avec cette différence pourtant qu'ils semblent beaucoup plus réservés. En général les hommes sont grands, robustes, indépendants et très courtois — ne sont-ils pas de sang français ?

Pendant que mon frère attache son cheval et échange quelques mots avec les fermiers, je regarde les Acadiennes. Les plus jeunes sont habillées de mousseline, et coiffées le mieux qu'elles peuvent de chapeaux garnis de fleurs et de rubans multicolores. Les plus âgées sont presque toutes vêtues de l'invariable robe de cachemire noire et coiffées d'un petit châle de même étoffe. Sans doute, chez elles, la quenouille et le rouet sont encore en honneur. Peut-être, dans les longues veillées d'hiver, racontent-elles à leurs petits-enfants quelque magnifique et terrible histoire de loup-garou ou de chasse-galerie ! Ou bien encore, sans doute, elles redisent les souvenirs de l'exil de leurs ancêtres, alors que, arrachés de leurs foyers, dispersés sur la côte jusqu'en Louisiane, séparés les uns des autres, les Acadiens errèrent pendant de longues années, pour se réunir enfin par petites bandes et réintégrer la patrie dévastée mais toujours chère.

Je ne cherche pas à suivre le sermon. Il me semble entendre le Divin Prédicateur disant, comme autrefois sur la montagne : " Heureux les simples d'esprit ! " Et je me fais petite avec les petits, humble parmi les humbles, espérant avoir une part au royaume qui leur est promis.

A la sortie de la grand'messe, nous allons saluer le curé, puis nous retournons à la ferme. En route, nous écoutons attentivement les gens que nous rencontrons. Mon frère leur adresse quelques mots de temps en temps, pour le seul plaisir d'entendre le doux parler acadien. — " Comme ça sonne vieux ! " dit-il. En effet, ceux qui s'y connaissent assurent que c'est le français tel qu'on le parlait du temps de Louis XIV. C'est un

bon français, mais un vieux français, avec les tournures, les expressions et la prononciation d'il y a trois siècles, alors que la bannière fleurdelisée flottait sur la Nouvelle-France. Bien des événements se sont passés depuis, et le régime anglais a remplacé celui de l'ancienne mère-patrie. Mais toujours la douce langue maternelle subsiste.

A propos de ce régime anglais, remarquons que les injustices et les cruautés qui ternirent les commencements de la domination anglaise ont depuis longtemps cessé, et que le gouvernement se montre juste et même paternel. Un jour, par exemple, nous voyons arriver à Margaree Forks une grande charrette couverte, sur laquelle se lit en toutes lettres l'inscription suivante : *Government of Nova Scotia Traveling Dairy School*. En effet, c'est une école ambulante. Deux gradués d'un collège d'agriculture voyagent de village en village, enseignant les procédés les plus parfaits et expliquant les avantages des différentes machines agricoles. Le soir, nous assistons, avec les jeunes fermiers et fermières, à une démonstration des méthodes les plus approuvées pour la fabrication du beurre et du fromage. La leçon se donne dans la petite école blanche en bas du côteau.

Notre hôte a deux charmantes filles d'une vingtaine d'années, jolies, aimables, instruites. Elles montent quelquefois à ma chambre, le soir, m'apporter un sorbet s'il fait chaud, ou faire un brin de causerie. Je leur demande si elles ne vont pas à cheval. Ma question semble les surprendre, et elles m'assurent que jamais elles ne font pareille chose. Je trouve cela inouï. Avoir tant de chevaux et ne pas faire une seule petite course ! Je persiste dans mes questions. — " Et pas une femme autour d'ici qui aille à cheval ? Vous êtes bien sûres que je ne pourrai pas me procurer une selle ? " — " Bien sûr-

res. Il n'y a que les hommes qui vont à cheval ici. ” — “ Alors ”, dis-je résolument, “ je ferai comme les hommes ! ” — Kate et Margaret se récrient. Kate me dit que ça n'est pas amusant, que je ne pourrai me maintenir en l'air, que je tomberai, que je me ferai mal. . . toute la litanie. Et Margaret, sans rien dire du tout, semble m'accuser d'avoir manqué de bon sens, d'avoir renié mon sexe, d'être sortie de *ma sphère* enfin !

Mais je tiens ferme et fais si bien qu'on finit, “ pour avoir la paix ”, par me donner ce que je réclame, un cheval ! M'y voici perchée comme sur un trône, et plus heureuse que bien des reines. Ma chevauchée dure une heure, durant laquelle je réussis tant bien que mal à me tenir sur le dos de mon coursier, précairement maintenue en l'air par le bout d'un pied, glissant de mon siège chaque fois que je mets mon cheval au trot, et le reste du temps essayant à persuader cet animal têtue qu'il n'a absolument rien à faire dans le champ d'avoine à *droite*, quand je veux traverser le pont à *gauche*.

Le lendemain, je change de monture, et après m'être assise solidement, je pars pour une course de deux heures sur les routes désertes, car tout le monde est à faire les foin. Je ne rencontre qu'un petit garçon et un colporteur, qui font comme le garçon de ferme dans *Mon oncle et mon curé* : “ Ils ouvrent les yeux, ils ouvrent la bouche, ils ouvriraient le nez pour prouver leur étonnement. ” C'est que j'ai sans doute une drôle de mine, habillée comme nulle amazone ne fut jamais : une blouse de gymnastique, une jupe de rue, des bottines fines, et un chapeau de feutre mou me tombant sur la nuque au lieu de rester sur ma tête, laquelle est toute décoiffée. Et comme ça je suis hissée sur un immense cheval, que j'envoie, bien malgré lui, au galop dans la campagne.

Mon triomphe n'est pas de longue durée. En retournant à la ferme nous arrivons à une clôture très basse. Ma bête ne

veut pas la sauter; quoi que je fasse. Comme si je descends pour ouvrir la barrière je ne pourrai plus remonter à cheval, je suis obligée de faire un grand détour à travers les champs. Nous voici à quelques étroits fossés. Je lance mon cheval au galop. Arrivé au premier fossé, il s'arrête net, comme en présence d'un précipice, et marche délicatement *dedans* au lieu de sauter *par-dessus*! — "Va!" lui dis-je entre les dents, "tu n'es qu'un âne! quelque beau jour j'aurai un cheval qui sera un cheval, et alors nous verrons bien!"

Le matin de notre dernière journée à Margaree Forks, mon frère s'en va pêcher comme d'habitude, et revient dans la jubilation, traînant un saumon de vingt-cinq livres. — "Hein?" fait-il orgueilleusement; "comme nous allons épater les gens de chez nous!" — "Mais tu ne pourras jamais le conserver jusqu'à notre arrivée à Worcester. Comment le garder quatre ou cinq jours?" — "Il y a ici de la glace, de la paille, une grande caisse de bois", répond Oscar, qui n'est jamais embarrassé, "et je te dis que je vais épater les amis!" Là-dessus il s'en va emballer son saumon. Dorénavant et jusqu'à notre arrivée à la maison, il n'aura d'yeux, de soins et d'anxiété que pour le dit saumon, lequel devient de par droit *l'ancêtre* de plus d'une mirobolante histoire de poisson.

Enfin, il faut dire adieu à la charmante vallée de la Margaree. Nous parcourons encore, mais en plein jour cette fois, la longue route jusqu'à Inverness, où nous sommes contraints de passer la nuit. Le lendemain soir, nous nous embarquons, à Port Hawkesbury, sur le steamer *Halifax*, pour Boston.

A peine suis-je montée sur le pont que j'aperçois deux autres fervents de la ligne et de l'hameçon, l'Allemand et le Yankee revenant de l'Île-du-Prince-Edouard. Ils sont tout

curieux de savoir si mon frère a fait bonne pêche, et moi de leur répondre d'un air dégagé: " Ah oui! passable la pêche. Voyez mon frère sur le quai. Il est à faire transporter dans la cale un petit échantillon de sa capture."—Alors il faut voir le respect et la convoitise qui se jouent sur leurs figures, à la vue de l'immense caisse contenant le susdit échantillon de nos exploits. Ils ont la douleur de m'avouer qu'ils n'ont pris que de la truite, mais je devine à leur air déterminé que le nombre va se multiplier d'une manière miraculeuse pour contrebalancer le poids de l'échantillon en question.

Le lendemain, notre paquebot stationne à Halifax toute la journée. Mon frère et ses deux amis trottent par la ville. Je refuse de les y accompagner, ayant encore un arrière-goût de ma visite d'il y a dix jours. Je ne débarque donc qu'une heure, pour magasiner un peu.

Impossible de se perdre à Halifax. Les rues sont bâties en échelons. Si vous êtes en bas de la ville, vous levez les yeux et vous voyez toutes les bâtisses, les églises et les magasins, sur des degrés superposés les uns aux autres. Si vous êtes en haut, vous baissez la tête, et tous les toits, toutes les tours, tous les clochers sont à vos pieds... Vous voyez jusqu'aux petits soldats rouges de mon amie Clara, qui ponctuent tous les coins de rues.

Je passe le reste de la journée à bord, intéressée par l'animation qui règne dans la rade, et par l'équipage d'une goélette qui décharge sa cargaison dans la cale de notre navire. Presque tout l'équipage est en train de siffler ou de chanter quelque chose, excepté un gros rougeaud, anglais ou écossais, qui travaille tranquillement en fumant comme une cheminée. Le refrain terminé, un autre gaillard se met à fredonner seul, plus loin. Qu'est-ce donc qu'il chante, ce charbonnier-là ?
Par derrière chez ma tante, à Halifax !

Par derrière chez ma tante
Luy a t'un bois joli....

Et la grosse voix enrouée continue, *crescendo* :

Luy a longtemps que j't'aime
Jamais je n't'oublierai !

Et cela avec un accompagnement de pelle qui envoie le charbon dans la cale de notre vaisseau, où il s'engouffre avec un roulement de tambour: Mon gai luron est bientôt remplacé par un nègre qui rit et se dandine, mais qui n'a pas de chanson sur les lèvres. Cela ne fait pas mon affaire. Attirant son attention je lui jette une pièce blanche en lui disant: *The Swance River*. Cela suffit, car le voilà qui commence :

Way down upon de Swanee ribber...

en roulant de gros yeux noirs et en montrant deux rangées de dents éblouissantes.

Nous sommes au crépuscule. Je ne distingue que des ombres allant et venant. On se prépare à lever l'ancre une dernière fois. Là-bas, il y a des fanaux qui font des courbettes fantastiques, attachés qu'ils sont aux mats de misaine ou d'artimon des bateaux à voiles et dansant avec eux dans la rade. Tout près de moi, il y a un tout petit point rouge qui brille dans les ténèbres. C'est le cigare de mon frère, devisant avec ses deux amis sur l'éternel sujet de la pêche à la ligne.

Je ne parle pas, moi! Je rêve à mon coin de terre et à mon foyer que je reverrai dans deux jours. Je veux bien aller de par le monde chercher des horizons nouveaux, faire la chasse à l'histoire, voire même faire de la *copie*, mais que Dieu me garde d'aller chercher mon bonheur autre part que chez moi!

Corinne ROCHELEAU.

Les Sandales

(NOUVELLE ORIENTALE)

(SUITE ET FIN)

AU loin, du côté de Jérusalem, se profilait nettement la tour des Russes, cette tour Eiffel de la Palestine, moins majestueuse et plus prétentieuse encore que l'autre. Je crois que le père Cléopas ne l'avait jamais vue. Aussi bien, elle ne rentrait guère dans le cadre de son rêve byzantin. Par contre, il me nommait tous les anciens monastères grecs qui couvrirent jadis les sommets du désert. Je les connaissais presque tous et j'en avais souvent visité les ruines. Mais le père Cléopas les voyait encore vivants et je lui enviais la puissance de sa vision.

Il me décrivait l'église de Martyrius avec ses deux nefs, avec sa crypte étrange où j'étais entré en rampant. Il me parlait des vastes citernes dallées du monastère d'Euthyme, des immenses murailles de la Grande-Laure, dont le pied touchait au Cédron, des tours antiques de Castellum. Puis, son regard aigu, fouillant l'horizon, rencontra au loin, du côté de la mer Morte, les coupoles blanches de Neby-Mouça, lieu de pèlerinage musulman, où la tradition arabe place le tombeau de Moïse.

“ Là-bas, dit-il, où tu vois briller ces tours blanches, c'est *le monastère des pèlerins*. Quand les moines partent pour le pèlerinage de Sinaï, c'est là qu'ils se réunissent. Ils chargent leur besace de figues, d'amandes et de pain desséché. C'est encore là, mon fils, que, trop humble pour mériter la grâce d'un si beau pèlerinage, je suis allé souvent baiser les pieds de ceux qui portaient et de ceux qui revenaient. ”

Bientôt les pentes de la montagne cachèrent à nos yeux les horizons du désert. Le père Cléopas devint pensif. Nous marchâmes en silence jusqu'à l'Heptastome.

“ Cette heure est douce, dit-il alors, et infiniment aimable. Les moindres coins de la vallée sont souriants. C'est l'heure du lucernaire, c'est l'heure où dans la belle lumière s'épanouissent la beauté et la sainteté de la solitude. A cette beauté, à cette sainteté, j'ai voué tous les jours de ma vie et toutes deux, sache-le, mon fils, se sont un jour incarnées à mes yeux.

“ Maintenant, mes jours s'en vont, et le soir tombe moins vite du haut des montagnes que les ombres de la mort sur mon front. C'est pourquoi il est temps que je te révèle le secret de tant de jours passés dans le silence et dans l'attente. ”

Comme pour mieux évoquer le passé, le père Cléopas se tourna vers l'Occident et, de son bâton, il me montrait le chemin qui vient de Jérusalem : “ J'étais encore dans ma cellule près de la Tour de David, quand la pieuse Eudocie vint en pèlerinage aux Lieux Saints... ”

J'écoutais le père Cléopas. Il avait le même accent si calme, si incolore en apparence, si ému et si enthousiaste en réalité, que j'avais trouvé dans les récits des écrivains grecs byzantins. Je me souvenais maintenant. Je comprenais avec quel ravissement ils s'abandonnaient à décrire les rues de Jérusalem, toutes fleuries et toutes parfumées de dépouilles arrachées aux sources voisines et jusqu'aux rives du Jourdain, pour recevoir la noble Eudocie, la sainte exilée qui avait quitté la majesté de Constantinople pour la simplicité du désert.

Les plus riches tapis de Damas et ceux que l'on tissait dans les régions lointaines de l'Egypte avaient à peine semblé dignes de garder l'empreinte de ses pas. Jamais ses pieds n'avaient touché le sol pourtant béni de la terre du Christ. Depuis les temps fabuleux où la reine de Saba avait apporté à Jérusalem toutes les séductions de l'Arabie, rien de si

gracieux n'était apparu en Orient. Les juifs eux-mêmes quittaient leurs boutiques et venaient timidement contempler toute la gloire de Byzance, toute la majesté de l'empire, confondues dans cet être de grâce et de bonté. On eût dit une éternelle fête des Palmes.

Eblouis et émus par tant de beauté et de jeunesse, ces pauvres chroniqueurs retrouvaient les plus fines délicatesses de la langue grecque, ils imposaient au syriaque les plus étonnantes subtilités, pour décrire l'impératrice elle-même, quand elle parcourait, radieuse, les rues de Jérusalem, et pour dire comment elle souriait au peuple, aux enfants, aux malades, et comment son sourire très doux et un peu fier — car elle était hellène de naissance — transformait l'austère cité de David mieux que les lauriers-roses de Pharan, mieux que les tamaris et les genêts des plaines du Jourdain.

Mais aucun enthousiasme, aucun ravissement n'égalait le sentiment du père Cléopas quand il parlait de son idole. Son rêve évoquait plus de vérité que n'en exprimaient les témoignages des contemporains. Toute son âme en était possédée.

“ Quand je quittai la ville sainte, disait-il de sa voix lente et rythmée comme une psalmodie, j'emportai jusqu'au désert l'image de l'aimable impératrice. Mais, ne crois pas, mon fils, que son image mortelle ait possédé les yeux de ma chair.

“ Non, je ne l'ai vue avec les yeux de ma chair que quand ces pauvres yeux étaient ceux d'un vieillard, trop longtemps éblouis, d'ailleurs, par l'éclatante beauté de la solitude pour se laisser séduire à quelque autre beauté.

“ Pourtant, mon fils, je le confesse humblement, j'ai aimé son regard, et son front, et la majesté de sa démarche. Je ne sais les comparer à rien. Mais, écoute! Je pensais à elle, un jour, auprès de la source de Pharan, et j'ai vu venir à moi craintivement une gazelle qui me regardait de son long regard

mouillé; je pensais à elle, un jour, en traversant la vallée de Jéricho, et je voyais se dresser devant moi le front éblouissant des montagnes de Moab; je pensais à elle encore, quand je découvris, pour la première fois, des hauteurs de Thécoah, la grande mer et le sourire mystérieux de ses vagues.

“ Ne me condamne pas, mon fils, j’ai confessé mon âme au grand Euthyme, et lui, qui savait le fond des coeurs, m’a dit : “ Cesse d’être inquiet, cette pensée vient de Dieu ! ”

Des événements merveilleux qui avaient fait de la belle Athénaïs, fille d’un rhéteur grec, la femme de Valentinien le jeune, l’auguste Eudocie, impératrice d’Orient, puis, à la suite d’intrigues de cour restées mystérieuses, une noble exilée, devenue les délices de la Palestine, enfin une hérétique, trompée par son zèle et abusée par des ambitieux, objet de la tristesse et des angoisses de tout le monde chrétien, le père Cléopas ne savait presque rien.

“ Tous ses malheurs lui vinrent, disait-il, de ce qu’elle n’avait pas encore rencontré le grand Euthyme. Car, ajoutait-il avec une entente parfaite de cette âme sincère mais indomptable, elle était trop fière pour céder à d’autres qu’à Dieu, et Dieu la conduisit, par le chemin de l’épreuve, et, tu le sais, mon fils, car c’est peut-être pour cela que je t’ai rencontré, le chemin de l’épreuve mène au désert ! ”

Le père Cléopas se recueillit. Des troupeaux qui passaient de l’autre côté du ravin soulevaient une légère poussière et ce nuage les suivait lentement, prolongeant de son ombre dorée leur marche incertaine. Un à un les longs rayons du couchant se retiraient de la vallée et tout d’un coup réapparaissaient plus roses sur les sommets voisins.

Heure des sereines illusions !

“ Un jour, continua le vieillard, les chemins du désert tressaillirent et toute la solitude fut dans l’allégresse : l’Augusta venait au coenobium. — C’était un soir de grande sy-

naxe, et j'étais au coenobium avec les autres solitaires. — Et, pour la première fois, je vis celle que j'avais attendue si longtemps, dans les larmes et dans la prière. — Elle était vêtue d'une longue tunique de laine blanche aux plis amples et nobles. Elle ne portait ni colliers, ni ceintures, ni agrafes de pierreries. Un cercle d'or sur son front indiquait seul sa dignité. Elle montait une jument ardente, couleur de feu, née au désert de Pétra, où les rochers ont l'éclat de la flamme. Des diacres de Sainte-Anastasie et des moines de Saint-Etienne l'accompagnaient.

“ Nous nous prosternâmes à son approche. Car, mon fils, elle était l'Augusta et la dignité impériale n'est pas de celles que l'on peut contempler sans adoration. Mais elle, descendue en hâte de sa monture, vint vers nous et nous pria de nous relever, demandant au contraire qu'il lui fût permis, à elle, de se prosterner sur le seuil du coenobium.

“ Mes pères et mes frères, dit-elle humblement, me voici devant vous coupable, mais pénitente. Au pied de cette montagne sacrée, j'ai laissé mon fidèle Gabrièlos, l'higoumène de la maison de Saint-Etienne, pour qu'il attende le grand Euthyme et qu'il le supplie de se rendre à ma prière et de m'enseigner la volonté de Dieu. Car j'ai erré dans la vie où l'on ne trouve point la paix et je veux retrouver les sentiers du Seigneur.

“ Elle entra et vint au martyrium. Elle me demanda où se tenait le bienheureux Euthyme lorsqu'il assistait à la liturgie. Je lui montrai la troisième colonne à partir du narthex. C'est là qu'elle demeura, priant et attendant, elle qui avait commandé au monde en souveraine, la volonté d'Euthyme.

“ L'higoumène Gabrièlos revint seul. Euthyme avait refusé de voir l'Augusta. Mais il lui faisait dire ces belles paroles : “ Désormais, ma fille, prends garde à toi. J'estime que

tu retourneras vers ton Seigneur et le mien avant l'hiver. Alors pourquoi te laisses-tu distraire par tant de choses ? N'espère pas me voir dans la chair. Ne pense plus à moi, avant que tu ne sois auprès du Seigneur de toutes choses. . . . L'impératrice ne répondit rien ; elle baissa les yeux et je la vis pleurer ces larmes lentes que l'on a pour les adieux définitifs.

“ Quand elle se releva—nous étions tous restés en silence autour d'elle — elle dénoua elle-même ses sandales, disant : “ Voici mon dernier pèlerinage sur la terre, il ne convient pas que je le fasse dans la mollesse et le luxe.

“ Alors, elle voulut encore une fois contempler le désert. Elle s'avança sur le bord de la colline et regarda longtemps cette immensité tourmentée, déchirée de ravins et de précipices, cette tempête de rochers apaisée dans son plein déchaînement et devenue le refuge assuré des amants du silence. Comme des écueils que la mer ne peut pas atteindre et qui dominant tous ses emportements, les monastères brillaient radieux au sommet de chaque colline. Dans les plaines, on voyait se disperser au hasard des vallonnements les petites huttes des solitaires. Un léger duvet de verdure montait des vallées humides et se dissipait comme un brouillard au flanc des ravins. Quelques champs de lentilles coupaient d'une ligne plus foncée la monotonie des teintes pâles où dominaient ces roses profondes qu'on voit aux tapis d'Arabie. Enfin, mon fils, elle voyait la gloire incomparable, la gloire suave et subtile, l'adorable épiphanie du printemps au désert ! Toujours silencieuse, elle leva les mains vers le ciel, puis les tint suspendues au-dessus de la solitude, comme si elle avait voulu embrasser les horizons. Enfin, elle se détourna, et, pieds nus, s'en alla vers Jérusalem. Je ne l'ai plus jamais revue !

“ Sur le pavé de l'église, à la place où se tient le grand

Euthyme quand il vient à la liturgie, au pied de la troisième colonne à partir du narthex, rayonnantes dans leur simplicité, les deux sandales de l'Augusta sont demeurées, en témoignage de son repentir, de sa sainteté et, tu peux le dire, mon fils, toi qui es encore dans le siècle, de sa beauté... ”

Le père Cléopas se tut. L'odeur des feuillages qui frissonnaient autour de la source se faisait plus intense. Je remplis moi-même la cruche du pauvre caloyer et je la mis sur mon épaule pour lui faire comprendre que je l'accompagnerais jusqu'au coenobium. Il me regarda avec son bon sourire ému et, plus lentement, plus lourdement que les autres soirs, il monta à mes côtés le rude sentier de la montagne.

* * *

Quelques jours après, je vis accourir à l'hôtel où je demeurais, en face de la porte d'Hébron, le petit arabe d'Abadis qui me servait de guide dans mes excursions au désert. “ Viens, Khawadja, me dit-il, vite, le Père Cléopas est bien malade, il t'appelle, il faut venir tout de suite, tout de suite ! ” — L'enfant était accouru en hâte sur la jument de son père, le sheik d'Abadis. — “ Prends-la, dit-il, en me jetant le licou, elle attraperait une gazelle à la course. ”

Il était l'heure de none quand j'arrivai au coenobium. Je trouvai le vieillard couché sur des nattes, au milieu des ruines qu'il avait tant aimées. Quelques moines grecs s'empressaient autour de lui. En me voyant, il eut le beau sourire heureux que je lui connaissais bien. Mais il hocha la tête quand, pour flatter sa faiblesse, je lui parlai des grands coenobiarques Euthyme et Sabas. “ Non, mon fils, fit-il d'une voix faible, où je ne retrouvais plus l'écho de son rêve. Non ! Ils sont morts. Et je mourrai sans les avoir jamais vus.

L'église du bienheureux Théodose est en ruines. Tous les couvents du désert sont en ruines. Il n'y a pas d'Heptastome ! Il n'y a dans la vallée qu'un puits arabe qu'on appelle Ain-Djindjis.—Tu m'as accompagné dans mon rêve. Sois béni, mon enfant, car, comme moi, tu as aimé la solitude d'un incroyable amour. Maintenant, je m'en vais au milieu de mes frères. Ce ne sont pas des athlètes comme Euthyme, comme Sabas, comme Théodose, comme Cyriaque, comme Jean le Silencieux. Ils ont permis, pourtant, que mon dernier repos soit dans ces ruines où ont vécu toutes mes illusions...

“ Mes illusions ”, répéta-t-il tristement. Puis il se redressa un peu, prit ma main et me montra la pierre où étaient sculptées les sandales : “ Regarde cette empreinte mystérieuse. J'en avais autrefois pénétré le secret. Maintenant, je ne sais plus y voir que la trace de mes illusions envolées. Désormais, mon fils, quand tu viendras sur la montagne, d'où l'on contemple tous les royaumes de la terre, tu sauras que toute beauté, toute sainteté, n'est que l'empreinte laissée par nos rêves. ”

Le père Cléopas laissa doucement retomber sa tête fatiguée, et ses yeux se perdirent pour toujours dans l'immuable sérénité du ciel.

Au loin, on entendait résonner faiblement la simandre de Mar-Saba, et de toute la nature, exaltée par la splendeur de la lumière, un immense Trisagion s'élevait à la gloire de la Puissance, de la Beauté et de l'Amour.

Jean VERNAY.

Les “ Cageux ” de l'Abord-à-Plouffe

C'EST tout simplement une page d'histoire locale que nous voulons ici signaler à nos lecteurs pour leur recommander un modeste petit livre, qui est actuellement sous presse (chez Perrault, à Joliette) et qui va paraître prochainement. Ce livre, c'est l'*Histoire de Saint-Martin*. Son auteur, c'est M. l'abbé J.-A. Froment, vicaire à Saint-Martin depuis trois ou quatre ans. L'occasion de sa publication, ce fut, l'an dernier, au mois de mai, la célébration du jubilé d'or sacerdotal du vénéré curé de l'endroit, M. l'abbé Maxime Leblanc. Et c'est pourquoi le livre est en deux parties. Après l'histoire de la paroisse, l'auteur nous donne le compte rendu des noces d'or de son curé.

M. l'abbé Froment, qui s'est donné beaucoup de peine, d'abord pour organiser les fêtes de mai dernier, et ensuite pour rassembler les matériaux de son livre, nous a fait la confiance de nous communiquer, pour le reviser, le manuscrit de son travail. Dans une lettre que nous lui adressions le 20 octobre 1914, et que M. l'abbé nous fait l'honneur de publier en tête de son volume, nous lui disions, entre autres choses :

“ Pour ce qui est de l'*Histoire de Saint-Martin*, vous avez dû vous imposer des recherches assez longues à travers les documents, et aussi à travers les souvenirs des anciens. Très honoré de votre confiance et étant moi-même un “ enfant du comté Laval ”, je me suis permis, dans l'intérêt de votre oeuvre, de compléter, ici ou là, certaines données — par exemple, dans le chapitre où il est question des *Cageux* de l'Abord-à-Plouffe. Dans mon enfance, à Saint-Vincent-de-Paul, j'ai vu

moi aussi, plus d'une fois, aborder les *Cageux*. Il y a là, je le crois, une page d'histoire des plus savoureuses. Avec votre permission, je la servirai peut-être, un de ces jours, à nos lecteurs de la *Revue Canadienne*. — Je me suis de même autorisé de votre amitié pour vous suggérer quelques changements dans l'ordre de vos chapitres. J'ai cru — et je tiens à noter que vous l'avez admis avec moi — que la clarté du récit y gagnerait, si, en première ligne, il se précisait autour de la vie de chaque curé, pour revenir ensuite, dans les derniers chapitres, sur les souvenirs et anecdotes qui auraient alourdi sa marche autrement. — J'ai peut-être arrondi quelques périodes par-ci par-là, retranché quelques notes qui venaient moins au sujet et ajouté quelques transitions. Les secrétaires de rédaction ont de ces manies qu'il faut un peu leur passer. Mais, soyez bien tranquille, foi de reviseur, votre *Histoire* est bien à vous, et, comme le volume qui la contient ne sera ni bien gros ni bien grand, vous gardez le droit de redire avec le poète :

Mon verre n'est pas grand, mais je bois dans mon verre !

“Quant à la deuxième partie, je veux dire le *Compte Rendu des Noces d'or*, j'ai cru qu'il valait mieux ne pas y citer *in extenso* tous les discours et toutes les lettres que vous aviez en mains, à cause des répétitions inévitables que cela entraînait. De plus, quelques-uns de ces discours prononcés au banquet du 28 mai — et que j'ai entendus avec vous — n'avaient pu être conservés au complet, et j'en ai conclu que, même pour ceux dont les auteurs avaient eu la bienveillance de vous faire tenir une copie, comme pour les autres, il valait mieux rechercher une marche uniforme dans une analyse de tous et de chacun. Je ne parle pas là, bien entendu, des discours du vénéré jubilaire lui-même, qu'il convenait de laisser à l'histoire, ni

de la forte adresse que présenta l'honorable P.-E. Leblanc, ni non plus du discours qu'au banquet l'ancien maire de Saint-Martin, M. le Dr Plouffe, fit en répondant au *toste* "à la paroisse". — Je crois bien que ce sont là tous les changements et modifications que j'ai eus à vous proposer. Que votre conscience d'écrivain un peu novice ne s'alarme donc pas. Votre oeuvre, encore une fois, reste bien à vous.

"C'est pourquoi je suis à l'aise pour vous en féliciter le plus cordialement du monde. Je me rappelle — que vos lecteurs me pardonnent ce souvenir trop personnel — qu'un jour, ayant à donner une conférence à Saint-Vincent-de-Paul, pour l'oeuvre du couvent, j'avais eu, comme vous, l'idée de relire les *Relations* des Jésuites et de compulsuler les vieux registres et les papiers jaunis. Je refis ainsi l'histoire du village de mon enfance, que presque personne ne connaissait plus. Comme on était content et comme c'était sincère ! Quand en 1637, par exemple, le Père Lejeune, ainsi que vous le rappelez dans votre première page, vint probablement dire la messe dans l'île *Montmagny*, il admira beaucoup "le côteau où se trouve une riche pinière". C'était Saint-Vincent, aux pieds des rapides du Sault. Et nous, qui n'avions jamais su pourquoi le ruisseau qui coule sur l'autre versant du beau village s'appelle "le ruisseau de la pinière" ! — Oui, ces pages d'histoire locale plaisent à tous et elles font du bien à l'âme. Vous avez été heureusement inspiré en vous imposant la tâche, toujours assez lourde, d'écrire cette *Histoire* et ce *Compte Rendu*. Combien d'autres confrères, il me semble, devraient faire comme vous, pour la paroisse où ils exercent le saint ministère. Plus tard, pour bien des choses, il sera trop tard. Les gens de Saint-Martin, surtout les enfants, vous seront reconnaissants, j'en suis sûr, de leur avoir fait ce beau don d'une histoire de leur belle et florissante paroisse. Les jeunes s'en nourriront comme d'un "froment" substantiel et doux. Tous vous loueront et vous béniront."

* * *

Pour bien faire connaître le volume de M. l'abbé Froment, et avant de reproduire la jolie page qu'il consacre aux *Cageux* de l'Abord-à-Plouffe, je ne saurais mieux faire que de donner les sommaires de chacun des sept chapitres de l'*Histoire de Saint-Martin*. Les voici :

CHAPITRE I

DES ORIGINES A 1782

Les origines. — L'érection de la paroisse. — La première chapelle. — La première église. — Les premiers marguilliers. — Le premier curé : son oeuvre.

CHAPITRE II

DE 1782 A 1851

Les successeurs du curé Payette. — MM. Lemaire, Brunet, Mercier, Caron et Bourassa. — Les progrès de Saint-Martin. — Visite de Mgr Plessis en 1808. — Ce qu'il règle pour la bonne gouverne de la paroisse. — Le décret canonique de l'érection de la paroisse en 1842.

CHAPITRE III

DE 1851 A 1881

La nomination du curé Dubé. — Difficultés pour la construction de la nouvelle église. — Bénédiction de l'église, 27 décembre 1874. — Nouvelle paroisse de Sainte-Dorothée, 16 août 1872. — Le comté Laval. — Contemporains du curé Dubé. — Mort du curé, 15 décembre 1880. — Témoignages de reconnaissance. — Le curé Archambault. — Progrès de Saint-Martin. — Arrivée de M. le curé Leblanc.

CHAPITRE IV

DE 1881 A 1914

Nomination de M. le curé Leblanc, 14 mars 1881. — La carrière de M. Leblanc. — A Sainte-Agathe et à Saint-Félix. — A Saint-Martin. — Difficultés. — Succès de son administration. — L'église. — Les écoles. — Les progrès de la paroisse. — Prospérité morale. — Culture des vocations. — Régularité et amour du sol.

CHAPITRE V

A TRAVERS LES REGISTRES ET LES TRESORS DE L'EGLISE

Ce qu'on trouve dans les registres. — La lampe du sanctuaire. — Les tableaux. — Les autels. — Autres souvenirs. — La vieille cloche. — La statue de la Vierge. — La statue de saint Martin. — L'indulgence de la Saint-Martin. — Reliques de la vraie croix. — Chemin de la croix : ses donateurs. — Autres dons. — Le cimetière de Saint-Martin.

CHAPITRE VI

TRADITIONS, MOEURS ET FIGURES POPULAIRES

Traditions et évocations d'autrefois. — Les *Cageux* de l'Abord-à-Plouffe. — Figures populaires : notaire Filiatrault ; A.-B. Papineau ; colonel Bélanger ; notaire Sauriol ; L.-A. Lahaie ; Louis Lavoie ; Venance Lemay ; docteur Gaboury, etc., etc. — Parmi les vivants : Mgr Lorrain ; l'hon. P.-E. Leblanc ; Eustache Lemay ; Ed. Gohier. — Reliques profanes du bon vieux temps.

CHAPITRE VII

LE SAINT-MARTIN ACTUEL

Le site de Saint-Martin. — Les députés de Laval. — Le maire et les conseillers. — Les anciens maires. — Les écoles. — Les hommes de profession. — Les bureaux de poste. — Les banques. — Les voies de communication. — Les assurances. — Les sociétés mutuelles. — La culture maraîchère. — Les carrières. — Manufactures, magasins, boutiques, métiers. — Les dernières améliorations. — A l'Abord-à-Plouffe et à Laval-des-Rapides. — Vers l'avenir. — Conclusion.

Cette rapide et sèche énumération nous suffira pour donner une idée de la documentation et de la valeur de ce substantiel volume. Et je ne dis rien des tableaux que l'auteur a mis en appendice, ni non plus de toute la seconde partie qui donne le compte rendu des noces d'or du curé Leblanc avec le texte des discours les plus importants et l'analyse des autres. L'on aperçoit déjà, il me semble, que M. l'abbé Froment a traité son sujet en homme sérieux et renseigné.

Maintenant, et cela achèvera de faire connaître la manière de l'auteur, voici la première partie du chapitre sixième de l'*Histoire de Saint-Martin*.

“ L'on comprend qu'il se conserve à Saint-Martin, qui a déjà presque un siècle et demi d'existence, comme du reste dans toutes les vieilles paroisses canadiennes-françaises, non seulement des souvenirs pieux et religieux, ainsi que nous venons de le rappeler dans cette petite incursion à travers les registres et les trésors de l'église paroissiale, mais encore des traditions et souvenirs de moeurs d'autrefois qui ont leurs charmes, comme aussi des évocations de figures longtemps populaires qu'on ne se lasse pas de refaire. Traditions ou évocations se racontent ou se répètent, au coin du feu, dans la grande salle, les soirs d'automne ou d'hiver. Les mêmes faits, les mêmes noms reviennent sans cesse sur les lèvres des vieux. Et c'est une joie de les entendre ! On dirait qu'ils font partie intégrante de la vie paroissiale. Telle coutume fut longtemps en vogue, tel citoyen fut presque illustre, tel autre marqua par son originalité, et ainsi de suite. Nous avons cru qu'il convenait absolument, pour être moins incomplet, de rapporter dans ces pages, en un chapitre spécial, ce que raconte ainsi l'histoire locale de Saint-Martin.

“ L'Abord-à-Plouffe, l'un des rangs de la paroisse, celui qui se trouve sur les bords de la Rivière-des-Prairies, a connu, par exemple, l'époque fameuse de la gent non moins fameuse des *Cageux*. Il est impossible de ne pas en dire un mot. Cette époque des *Cageux* embrasse une soixantaine d'années. Elle va de 1815 à 1885 environ. Voici ce qui la caractérise. En ce temps-là, le commerce du bois par la voie des rivières avait pris un très large essor. Les chemins de fer ne faisaient pas encore aux voies fluviales la concurrence qui est venue plus tard. Tous les ans, dès le printemps, et durant toute la sai-

son favorable, c'est-à-dire tant que les eaux étaient assez hautes, du lointain Mississipi à la Madawaska, puis, par le lac Chat, à la Gatineau, et enfin, par le lac des Deux-Montagnes, à la Rivière-des-Prairies — et par conséquent à l'extrémité sud de Saint-Martin — d'énormes radeaux flottants, chargés de billots, de bois équarri et de madriers, descendaient le cours des eaux, pour aller jusqu'à Montréal, Trois-Rivières ou Québec. Ces radeaux s'appelaient des *cages*, et ceux qui les montaient, de solides équipes d'hommes, des *Cageux*. Or les susdits *Cageux*, avant de franchir la passe toujours tourmentée des rapides, devaient *stopper* pour s'y préparer. C'est ce qu'il leur fallait faire notamment avant de *sauter* le bruyant rapide du *moulin du crochet*, et, comme ils abordaient sur des terres appartenant à une certaine famille Plouffe, l'endroit fut vite connu sous le nom de l'*Abord-à-Plouffe*.

“ Hélas ! si l'on menait joyeuse vie à l'Abord-à-Plouffe, on n'y menait pas toujours une vie bien innocente, et la tradition s'accorde à donner aux *Cageux* une réputation plutôt légère. C'étaient de solides gars, sans doute, des forts-à-bras pour la plupart, qui avaient le mot vif et la chanson sonore quand ils battaient leurs rames en cadence ; mais c'étaient aussi, le plus souvent, des sacreurs, des buveurs, des voleurs et des batailleurs. A certains jours, les *cages* étaient si nombreuses, en face du *moulin du crochet*, sur la Rivière-des-Prairies, qu'elles formaient comme un pont d'une rive à l'autre. Il fallait, voyez-vous, diviser les radeaux avant de sauter le rapide, en faire de nouveaux plus petits, décharger, recharger, et tout cela prenait du temps. On débarquait entre temps, on bâtissait des cabanes, des chantiers, on y mangeait, on y couchait, on y buvait aussi et on y dansait. En deux mots, ces lurons-là n'étaient jamais bien édifiants.

“ Aujourd'hui, les *Cageux* sont disparus. Il y a trente ans que le commerce du bois se fait par les “ chars ” de nos

grandes voies ferrées. Mais ces types de voyageurs ont laissé maintes histoires qui se racontent dans les veillées, celle de *Joe Montferrant*, par exemple, ou celles des *chasse-galerie*. Et puis, il convient de le faire remarquer, ces braves à la vie rude et pleine de dangers n'étaient pas, au fond, des incroyants ni des impies. Ils subirent à la longue l'influence de leurs bons curés. Les moeurs s'adoucirent. Les ripailles d'antan se fixèrent dans la légende. Est-ce que le saint curé d'Ars n'a pas changé son village par le seul spectacle de sa piété et de son zèle ? C'est égal, on garde en somme un gai souvenir à Saint-Martin de ces *Cageux* d'autrefois. Ça n'avait peur de rien, ni du vent, ni de la tempête, ni des hommes, ni de la bataille. Ça travaillait dur pour gagner le pain des enfants ! " Le métier n'était pas rose, nous confiait avant de mourir un vieux *Cageux* de 85 ans. On couchait sur la paille, même sur nos bancs à la belle étoile ; on ne mangeait que de la soupe aux pois, des fèves et du lard ; et, pour faire passer ça, on prenait de l'eau à la rivière avec des gobelets de bou-leau. " — " L'eau, ajoutait-il avec un sourire significatif, l'eau ne manquait jamais ! " — On gagnait dix à douze piastres par mois. — " A chaque voyage, nous racontait un autre *Cageux* (M. Beauchamp) qui vit encore, j'allais à pieds jusqu'à Sainte-Thérèse (une quinzaine de milles) dire bonjour aux amis ! "

" Vous verrez que la légende, dans quelques années, aura fait de nos *Cageux* des sortes de héros ! Ce qui est encore plus heureux, c'est que nos bons curés en ont fait, à la fin, de braves chrétiens. Quand le coeur est bon, avec la grâce de Dieu, il y a toujours moyen de faire quelque chose ! "

* * *

Cette page d'histoire locale nous paraît bien intéressante.

Elle est naturelle et vraie. Au fond, tout le petit volume — qui aura bien 110 ou 120 pages et qui sera illustré de quelques portraits — est ainsi fait, sans prétention, avec aisance, plein de choses et, pour ainsi dire, très vivant.

Nous avons confiance que l'*Histoire de Saint-Martin* aura du succès, et nous le souhaitons à son actif et laborieux auteur.

Nous permettra-t-on d'exprimer ici un espoir ? C'est que de plus en plus on s'occupe de conserver aux générations de demain les menus faits de notre histoire. Sans doute, ces petites histoires, ou ces monographies, n'ont pas l'importance de la grande histoire. Mais comme elles aident à comprendre l'esprit et la mentalité des gens ! Que de confrères, curés ou vicaires, quand ils ont quelques loisirs, pourraient ainsi, en compulsant les vieux registres et en rédigeant de courtes mais substantielles notices, faire oeuvre de patriotes ! Plusieurs le font déjà. Beaucoup plus le pourraient et — disons-le courageusement — le devraient faire.

Elie-J. AUCLAIR,

Professeur à l'Université Laval,
Secrétaire de la Rédaction.

En Pays de Missions

(1641 — 1647)

LA guerre était continuelle aux environs du lac Simcoe. Lorsque des Iroquois tombaient aux mains des Hurons, leur supplice donnait lieu à des fêtes publiques. Au cours de l'hiver de 1641-1642, une armée iroquoise répandit la terreur jusqu'à la baie Georgienne, aux portes d'Ossossané, après avoir parcouru, du sud au nord, tout le territoire huron. Les Pères Daniel et Chaumonot demeuraient à Ossossané en 1642. On voit les noms de Charles Isondatsaa, Joseph Iaondechoren, René Iondihsannen cités comme étant ceux de chrétiens modèles de la mission. En 1645-46 La Conception, Saint-Joseph, Saint-Ignace, Saint-Michel et Saint-Jean-Baptiste deviennent des résidences, où vivent jusqu'à dix prêtres. En tout, on compte quinze Pères chez les Hurons. Paul Ragueneau est le supérieur. Sainte-Marie est le centre du pays et le coeur de toutes les missions. La Conception est la plus remarquable pour le nombre de chrétiens et le zèle qu'ils manifestent ; elle s'appelle, dans les *Relations*, le bourg croyant. Il y avait une chapelle dédiée à saint Joseph. Hélas ! la tourmente de 1649 détruisit et la bourgade et la mission.

Au mois de juin 1643, le Père Jérôme Lalemant avait écrit du pays des Hurons : " Le peu de nombre que nous sommes étant à peine suffisant pour cultiver les bourgades qui nous sont voisines, nous n'avons pu continuer l'instruction de la nation Neutre où, il y a deux ans, nous jettâmes les premières semences de l'Évangile. Quelques chrétiens Hurons y ont été en notre place, y ont fait le devoir d'apôtres, et peut-

être avec plus de succès, pour le présent, que nous n'eussions fait par nous-mêmes. . . . Sur la fin de l'hiver, une bande d'environ cent personnes de la nation Neutre sont venues nous visiter. . . . Ce peuple est toujours en guerre avec ceux de la nation du Feu, encore plus éloignée de nous. Ils y allèrent, l'été dernier, en nombre de deux mille, y attaquèrent un bourg bien muni d'une palissade et qui fut fortement défendu par neuf cents guerriers qui soutinrent l'assaut. Enfin, ils le forcèrent, après un siège de dix jours, en tuèrent bon nombre sur place, prirent huit cents captifs, tant hommes que femmes et enfants, après avoir brûlé soixante et dix des plus guerriers, crevé les yeux et cerné tout le tour de la bouche aux vieillards, que par après ils abandonnèrent à leur conduite afin qu'ils traînent ainsi une vie misérable. Voilà le fléau qui dépeuple tous ces pays : car leur guerre n'est que de s'exterminer. Cette nation du Feu est plus peuplée, elle seule, que tous ensemble ceux de la nation Neutre, tous les Hurons et les Iroquois ennemis des Hurons. Elle contient grand nombre de villages qui parlent la langue algonquine, qui règne encore plus avant (*Relation*, 1644, p. 97-8) ”.

Les Jésuites s'efforçaient de créer sur les bords du Saint-Laurent, à Québec ou aux Trois-Rivières, un *séminaire de néophytes* autour duquel se seraient groupés les Sauvages disposés à embrasser la foi et à la répandre chez les nations éloignées. En 1637, ce commencement d'école avait été détruit, aux Trois-Rivières ; les Iroquois amenèrent les élèves prisonniers dans leurs cantons. En novembre 1643, le Père de Brébeuf eut la joie de voir arriver aux Trois-Rivières six Hurons qu'il avait autrefois connus dans leur pays. Ils venaient à lui dans l'espoir de se faire instruire et de recevoir le baptême. Ils passèrent la saison des neiges sous sa direction. On espérait tirer de grands fruits de cette nouvelle tentative de civilisation. On connaît les noms

de ces nouveaux chrétiens, baptisés par le Père François-Joseph Bressani, le 24 décembre 1643 et le 7 janvier 1644. Il semble que, par le choix des parrains et marraines, on ait voulu traiter avec une distinction inaccoutumée ces pauvres enfants des bois. Ce sont : 1o Bertrand Sotrioskon (le bataillon) du pays de Taenhatentaron (Saint-Ignace), âgé de vingt-six ans; parrain et marraine, François de Champflour, commandant de la place, Jeanne Le Marchand, veuve Le Neuf — 2o Michel Otokwandoron, du pays Kiondateacm, trente ans; parrain et marraine, Michel Le Neuf du Hérisson, Marie Marguerite, femme de Jacques Hertel — 3o Jeanne Aentrakon, du pays Taenhatentaron, dix-huit ans; parrain et marraine, Jean Godefroy, interprète et colon, Marie-Marguerite, femme de Jacques Hertel — 4o Claude Otronhiort (le nuage fixe), du pays d'Arahouha, vingt-deux ans; parrain et marraine, François Marguerie, interprète, Marie Le Neuf, femme de Jean Godefroy — 5o Henri Strontrats; parrains, Dalon et le chirurgien André Crosnier; marraine, Marie-Marguerite, femme de Jacques Hertel. L'acte de baptême du sixième Huron n'est pas au registre de l'église, quoique la *Relation* donne à entendre qu'ils furent tous baptisés.

En 1644, les Iroquois, voulant à tout prix isoler les Français de leurs alliés, formèrent dix bandes de guerriers qui se partagèrent le champ des opérations. Les deux premières occupaient les portages de la Chaudière et du Rideau, où est la ville d'Ottawa, la troisième surveillait le Long Sault, vingt lieues plus bas, la quatrième se tenait dans les lacs des Deux-Montagnes et Saint-Louis, la cinquième rôdait dans l'île de Montréal, la sixième interceptait le passage nord de l'Ottawa ou Rivière des Prairies, trois autres se tenaient sur le Richelieu, le lac Saint-Pierre et à la banlieue des Trois-Rivières, enfin, la dixième, colonne volante, plus considérable, se réservait pour l'attaque du pays des Hurons. Le grand nombre

de ces ennemis, l'habileté de leurs chefs, les armes à feu dont ils étaient munis, la terreur que leurs courses passées avaient répandue partout, leur assuraient la prépondérance. Le danger des embuscades était continuel. A Trois-Rivières, à Montréal, toute sortie en dehors des palissades se faisait dans l'ordre militaire, avec mille précautions.

Comme les Hurons des Trois-Rivières devaient retourner chez eux, il fut jugé convenable de les armer de fusils, contre l'usage ordinaire. Le Père Bressani s'embarqua sur trois canots avec eux et un jeune Français, le 27 avril 1644, pour profiter du premier éclairci des glaces du fleuve. Le 29, par le travers des deux rivières Machiche, ils furent surpris et capturés, à part quelques-uns assommés sur place, comme Bertrand Sotrioskon. Seul Henri Strontrats réussit à s'échapper, après avoir eu un doigt coupé, et il apporta ces nouvelles aux Trois-Rivières. Dans la troupe qui venait d'exécuter ce coup, il y avait six Hurons et trois Mohicans naturalisés iroquois. Pendant un demi-siècle au moins on rencontra dans les rangs des Cinq-Nations des mélanges de ce genre provenant des peuples conquis. Au mois de septembre suivant, M. William Kieft, gouverneur de la Nouvelle-Belgique, tira le Père Bressani des mains de ses bourreaux et le fit passer en Hollande.

Sur le Saint-Laurent, la consternation devint plus grande que jamais. Depuis trois ans, rien n'arrêtait les Iroquois. Leur puissance prenait des proportions effrayantes. Sillery fut déserté par les Sauvages établis. Noël Tekwerimath, chef de ce lieu, se retira sous les canons du fort des Trois-Rivières avec quelques fidèles, en prévision de l'urgence où ils allaient se trouver de faire face de toutes parts et tous ensemble, Français et Sauvages, pour préserver les habitations d'une ruine complète.

Peu après, soixante Hurons arrivèrent aux Trois-Rivières.

res avec le dessein de combattre jusqu'à la dernière extrémité. Cent vingt hommes se tenaient prêts à partir pour la guerre. On venait d'apprendre que des soldats étaient débarqués à Québec. Il y eut des festins, des danses, des orgies, à la manière des Sauvages, que le Père Brébeuf et M. de Champflour, malgré tous leurs efforts, ne purent empêcher. Ceux qui avaient pris part à la fête furent chassés du fort par le gouverneur et de la chapelle par le missionnaire. L'expédition partit cependant et, contre l'habitude, fut heureuse dans toutes ses entreprises.

Une autre bande de Hurons et quelques Algonquins des Trois-Rivières passèrent inaperçus à travers les avant-gardes du lac Saint-Pierre et se rendirent à la rivière Richelieu. Puis, à la faveur de la nuit, ils tombèrent sur un poste de dix Iroquois qu'ils défirent. Ils reparurent, le 26 juillet, avec trois prisonniers, dont un, Totiakencharon, capitaine important, fut donné aux Algonquins ou plutôt aux Algonquines, qui se mirent à le torturer.

Le Père Buteux, qui était descendu dans leurs canots, venant de Montréal, le Père Brébeuf et M. de Champflour voulurent s'opposer à ces atrocités. Mais l'insubordination de ces gens, déjà si forte avant leur départ, s'était accrue par l'enthousiasme de la victoire. Ils devenaient incontrôlables. Tout ce que l'on put obtenir fut de baptiser le malheureux, comme le montre l'acte suivant tiré du registre de la paroisse : "Anno Domini 1644, die 30 Julii, Ego Joannes de Brebeuf baptizavi sine ceremoniis Totiakencharon, Iroquensis, in periculo mortis, hinc Ignatii nomen destinatum est. "

Pour nous servir ici d'une expression qui fait image, nous dirons que ce pauvre captif devint le clou de la situation des affaires du pays, ou, si l'on veut, le pivot sur lequel les événements tournèrent tout à coup, à la surprise de chacun. La scène changea devant les yeux des spectateurs, comme dans un théâtre.

On avait envoyé un exprès à Québec avertir M. de Montmagny, qui se hâta d'accourir avec les soldats nouvellement arrivés sous les ordres d'un capitaine du nom de La Barre. On devait ce secours inespéré à la reine Anne d'Autriche, devenue régente du royaume. Elle avait accordé 100,000 francs pour l'entretien d'une compagnie de soixante hommes levés en France. L'argent ici mentionné paraît avoir été confié non pas au gouverneur-général mais au baron de Renty, tout dévoué à la compagnie de Montréal dont il fut un certain temps le directeur, de sorte qu'il s'en suivit des difficultés. La reine avait donné pour Montréal deux petites pièces de fonte abandonnées depuis longtemps dans les rues de La Rochelle. Montréal à peine commencé, et par des gens qui n'entendaient rien au pays, occasionnait des misères aux autres établissements.

Les Algonquins voulaient absolument brûler leur prisonnier ; quant aux Hurons, ils paraissaient disposés à accepter des présents en échange des leurs. Le gouverneur-général convoqua les principaux des deux nations en séance solennelle sur le plateau dominé par le fort des Trois-Rivières, où il eut le soin de faire étaler trois grands présents, composés de haches, de couteaux, de couvertures de laine, de chaudières, de fers de flèches, et autres choses semblables. Lorsque chacun eut pris place, il proposa aux Sauvages de se charger de leurs prisonniers, comptant, disait-il, s'en servir pour conclure une paix durable entre eux et les Iroquois. Pendant ce discours d'ouverture, la pauvre victime des Algonquines, qui ne pouvait plus marcher, mais qu'on avait apportée devant le conseil, dévorait des yeux le gouverneur-général et répétait ce nom que les peuples de la Nouvelle-France lui avaient donné : *Ononthio! Ononthio!* ⁽¹⁾. Il manifestait ainsi ses angoisses et

⁽¹⁾ Ou *Onontio*, la grande montagne, traduction iroquoise de Montmagny. Les Algonquins disaient *Kitchi Okima*, du mot *Kitchi* qui signifie grand, et de *okima* qui veut dire capitaine (La Hontan, édition de 1728, I, 405).

sa reconnaissance par un seul mot qui en valait mille dans sa bouche. Passant à l'examen des présents, M. de Montmagny leur montra qu'il comptait bien payer leur complaisance, et il ajouta que, pour ne pas s'exposer à être trompé par les Iroquois, il expédierait d'abord à ceux-ci l'un des captifs. Celui-ci les avertirait que, pour sauver la vie des deux autres, il fallait qu'ils envoyassent, au plus tôt, des députés chargés de pleins pouvoirs pour traiter d'un accommodement qui rétablît la tranquillité partout. La conférence fut longue et délicate à cause des passions soulevées parmi les Sauvages. Les Algonquins ne croyaient pas à la paix, même au cas où les Iroquois accepteraient toutes leurs conditions.

Les Hurons repartirent avec leurs prisonniers. Comme les Pères de Brébeuf, Chabanel et Garreau désiraient retourner dans leur pays, le gouverneur les mit sous la protection de vingt-deux soldats, tirés du nombre de ceux que la reine venait d'envoyer. La flottille comprenait soixante canots hurons; elle arriva au terme de son voyage le 7 septembre.

Le sieur Gendron, docteur en médecine, natif de Voue en Beauce, écrivait du pays des Hurons, en 1644 et 1645, des lettres dans lesquelles il mentionne un grand saut sur la rivière qui joint les lacs Erié et Ontario. Le nom de Niagara n'était pas encore adopté. Gendron retourna en Normandie l'été de 1650 et, deux ans plus tard, il se fit prêtre à Rouen. On parle de lui comme ayant soigné Anne d'Autriche.

En 1644, douze missionnaires se réunissent à Sainte-Marie-des-Hurons. Les Pères François Le Mercier et Pierre Châtelain y résidaient. L'établissement se développait par " un apert continuel de toutes les nations voisines ". Le Père Daniel continuait ses travaux à Saint-Jean-Baptiste (Orillia) et les étendait à Saint-Ignace et Saint-Joachim, six lieues au nord.

La Mère de l'Incarnation écrivait de Québec, le 26 août

1644 : " Je vous ai mandé, dans ma précédente, que la foi prend de profondes racines dans les nations du nord, surtout aux Hurons, d'où je viens de recevoir une lettre du Révérend Père Chaumonot. Voici ce qu'il mande. On a bâti de nouvelles chapelles dans cinq principaux bourgs des Hurons où il y a toujours de nos Pères. Si, ces deux hivers prochains, les conversions continuent comme aux deux précédents, nous espérons que les chrétiens deviendront les plus forts dans ces cinq bourgs et, qu'en peu de temps, ils attireront après eux, non-seulement leurs concitoyens, mais encore le reste du pays, et même la nation des Hurons. . . Ce grand progrès n'a pas empêché que les Iroquois n'aient encore pris un de nos Pères, avec six Français, dont trois ont été tués, deux desquels ont été brûlés tout vifs et hachés en pièces. Et ces barbares, non contents de manger leur chair à mesure qu'elle brûlait, en prenaient des morceaux et contraignaient les patients d'en manger comme eux. Ils ont encore pris et tué plusieurs chrétiens, tant Hurons qu'Algonquins. On a aussi pris trois de leurs gens, par le moyen desquels on tâche de retirer le Père (Bressani) au cas qu'il soit encore en vie, car on dit qu'il était destiné au feu. "

En mars 1644, une centaine de personnes de la nation Neutre se rendirent à Saint-Joseph II, église naissante des Hurons, et s'en retournèrent satisfaites de ce qu'elles avaient vu et entendu. Ces Sauvages étaient en pleine guerre contre les Mascoutins. Après la visite de 1640, les missionnaires n'étaient pas retournés chez les Neutres, mais Etienne Totiri, de Saint-Joseph II, Barnabé Otsinonahout, de Saint-Michel des Hurons, et d'autres chrétiens de cette frontière y allaient répandre l'enseignement de la foi qui se propageait par leur influence de manière à faire présager de bons et grands résultats.

Le Père Jérôme Lalemant, qui venait d'être appelé à

Québec en qualité de supérieur, écrivait avant que de partir du pays des Hurons, l'été de 1645 : " Si nous n'avions que les Hurons à convertir, encore pourrait-on peut-être penser que dix et vingt mille âmes ne sont pas une conquête si considérable qu'il faille s'exposer à tant de hazards et essuyer tant de périls pour les gagner à Dieu. Mais nous ne sommes qu'à l'entrée d'une terre qui, du côté de l'occident jusqu'à la Chine, est remplie de nations plus nombreuses que les Hurons. Vers le midi, nous voyons d'autres peuples innombrables, où on ne peut avoir accès que par cette porte où nous sommes... Des sept églises que nous avons ici, il y en a six à demeure, la première en notre maison de Sainte-Marie, les cinq autres dans les cinq principales bourgades des Hurons, de La Conception, de Saint-Joseph, de Saint-Michel, de Saint-Ignace et de Saint-Jean-Baptiste. La septième, dite du Saint-Esprit, est composée d'Algonquins, qui ont hiverné, cette année, plusieurs nations ensemble, sur le grand lac de nos Hurons, environ à vingt-cinq lieues de nous (*Relation*, 1645, pp. 44, 51) ”.

Toujours et partout, dans les lettres des Jésuites, le fait géographique se dessine. Les grandes découvertes de 1635 à 1650 leur sont dues uniquement.

En 1646, il y avait quinze missionnaires. Deux ans plus tard, on comptait chez les Hurons quarante-deux Français, dont dix-huit de la Compagnie de Jésus, tous adonnés aux missions. Sainte-Marie avait sous sa direction douze ou treize bourgades visitées par un seul prêtre. La mission de Saint-Joseph II devint résidence au cours de cette même année. On planta une croix au cimetière des chrétiens. Les infidèles l'outragèrent, mais Etienne Totiri s'interposa et rétablit la paix.

Les Pétuneux n'avaient pas revu les missionnaires depuis 1641. Cinq ou six années plus tard, ils manifestèrent des dispositions plus amicales et on leur envoya, en 1647, deux

religieux, un pour chaque clan, car cette nation était formée de deux groupes. Le clan des Loups eut pour patron saint Jean l'Évangéliste; celui des Cerfs, saint Mathias. Saint-Pierre et Saint-Paul, sur le lac Huron, était le principal bourg des neuf missions des Petuns. Saint-Thomas était placé entre Saint-Jean-l'Évangéliste et Ossossané (en pays huron). Saint-Simon et Saint-Jude était à l'extrémité est du comté de Bruce. La carte de Ducreux place Saint-Jacques au nord du lac Érié. Pour revenir à Saint-Jean-l'Évangéliste disons que ce lieu se nommait Etharita, était " le plus frontière à l'ennemi " et renfermait de cinq à six cents familles. Ce lieu devait être situé à environ douze milles au sud, ou un peu au sud-ouest, de Saint-Mathias ou Ekarenniondi—la pointe de roche située au nord-ouest du township de Nottawassaga, sur les confins du village actuel de Stayner. De Saint-Mathias à Saint-Jean-l'Évangéliste il y avait quatre lieues. On comptait aussi les missions de Saint-André, Saint-Jacques, Saint-Philippe, Saint-Barthélemy et Saint-François, cette dernière approchant du lac Sainte-Claire.

L'apathie des Cent-Associés causait un malaise général dans la population du Canada, qui ne dépassait pas 500 âmes. Une dizaine de familles d'un certain rang formèrent un projet pour relever le commerce, sans toutefois se procurer les secours militaires faute desquels rien de stable n'était possible. Les Le Gardeur, Godefroy, Le Neuf, Robineau, Chavigny, Juchereau, Tardif, Tronquet, Bourdon, Giffard, associés sous le nom de Compagnie-des-Habitants, sollicitèrent une part de la traite dont les Cent-Associés avaient le monopole et l'obtinrent vers le printemps de 1645. Cinq ans plus tard, cette compagnie était en faillite. Dès 1644, les colons de Montréal se voyaient abandonnés, sans renforts ni secours de France.

Les Iroquois régnaient en maîtres par tout le Canada.

Comprenant que la chance des armes tournerait contre eux, si les troupes françaises entraient en lutte, ils firent entrevoir des propositions de paix, pour gagner du temps ou même pour prévenir une catastrophe si la France augmentait ses forces militaires, auquel cas ils se seraient empressés de conclure une alliance solide. Ce stratagème leur réussissait toujours, parce que les Français n'étaient point en mesure d'agir autrement. Battu ou battant, l'Iroquois était maître de la situation.

Au mois d'avril 1645, un célèbre chef algonquin âgé de 55 ans, du nom de Ketimagiaisitis (il se rend malheureux) — mieux connu sous la forme quasi française de Piescaret, baptisé Simon, aux Trois-Rivières, en 1641, et qui demeurait le plus communément dans ce poste avec sa famille, quoique sa patrie fût l'île des Allumettes — partit à la tête de six guerriers pour aller couper les chemins aux Iroquois un genre de prouesses dans lequel il excellait. Bernard Wepamangek, autre Algonquin de réputation, l'accompagnait. Ils eurent connaissance, au lac Champlain, de deux canots iroquois, et, sans tarder, Piescaret commanda le feu. Six des sept guerriers que portait l'un des canots ennemis tombèrent. Le second canot tenta de gagner le rivage, mais cinq des huit Iroquois qui le montaient furent tués, deux capturés et le huitième seul s'échappa. Piescaret passa aux Trois-Rivières et arriva triomphant à Sillery, le 16 mai, avec ses prises. Il y fut reçu par Jean-Baptiste Etinechkaouat. Deux jours après, il eut occasion d'offrir ses prisonniers au gouverneur-général qui débarquait en ce lieu. Les mémoires du temps parlent avec éloge et étonnement de la conduite chrétienne de Piescaret envers ces malheureux qu'il ne maltraita pas : " on ne leur arracha point les ongles, on ne leur coupa aucun doigt, qui sont les premières caresses que les Sauvages font à leurs prisonniers ". M. de Montmagny envoya ces deux Iroquois

aux Trois-Rivières et, en même temps, donna instruction à M. de Champflour, qui y commandait, d'équiper le chef capturé l'année précédente, lequel était guéri de ses blessures vu les bons soins des Français, et de l'envoyer dans son pays. Il y annoncerait qu'Ononthio voulait leur rendre à tous trois la liberté, ainsi qu'il l'avait déjà fait pour le Sokokiois, leur allié, dont la situation avait entraîné la mort de Nicolet trois années auparavant, et que les deux nouvellement pris, qui restaient en otage, leur seraient rendus, comme ils avaient fait eux-mêmes à l'égard de Godefroy et de Marguerie en 1641. Le prisonnier libéré partit le 21 mai, mais seul, parce que l'on n'osait point hasarder la vie des Français dans cette démarche assez peu sûre, vu le caractère des Sauvages, particulièrement celui des Iroquois. Le gouverneur combla Piescaret de témoignages d'amitié et de présents pour le récompenser de sa bravoure aussi bien que de sa conduite honorable.

Au commencement de juillet 1645, un prisonnier iroquois, envoyé chez lui avec une mission de paix, revint et s'arrêta au fort Richelieu, accompagné de deux Agniers notables et de Guillaume Couture. Ils ramenaient celui-ci comme gage de leur désir de faire cesser la guerre. M. de Senneterre, commandant du fort, fournit une chaloupe pour les conduire aux Trois-Rivières, tandis que le brave Couture les précédait en canot d'écorce. Il arriva le 5 juillet au milieu des transports de joie du village. Les délégués suivirent de près. On trouve dans la relation des Pères Jésuites les curieux détails des conférences qui se terminèrent, le 15 juillet, par une paix entre toutes les nations. Le Père Jogues était présent, mais ne se montra pas aux Iroquois qui disaient de lui : " Il s'est échappé de chez-nous et a péri dans les bois ". Le Père Bressani, également témoin de ce congrès, avait fui à peu près de la même façon et " on ne savait ce qu'il était devenu ", disaient les Iroquois.

On n'était pas sans inquiétude sur la manière dont les Sauvages des diverses nations garderaient la parole donnée, car leur humeur capricieuse n'était pas rassurante. Un instant même, on crut que les Iroquois avaient assailli la flottille attendue du pays des Hurons, qui tardait plus que jamais à se montrer. Enfin, le 10 septembre, elle arriva comptant soixante canots chargés de fourrures, portant quelques Français et les vingt-deux soldats partis l'année précédente. Ceux-ci rapportaient pour leur compte la valeur de trente à quarante mille francs de peaux de castor (30 à 40,000 piastres). Le Père Jérôme Lalemant, missionnaire chez les Hurons depuis 1638, revenait avec eux.

Ils ramenaient aussi l'un des deux Iroquois pris l'année précédente et disaient que leur nation voulait se conformer au désir d'Ononchio à l'égard de la paix. Les Montagnais et les Attikamègues étaient arrivés à la fin d'août et les Algonguins de l'île des Allumettes, les 7 et 8 septembre. Lorsque M. de Montmagny débarqua à son tour aux Trois-Rivières, le 12 septembre, plus de quatre cents Sauvages s'y trouvaient réunis. Les députés iroquois, qui avaient promis de revenir au milieu de ce mois, furent présents, le 15, au nombre de cinq. Le 17, un dimanche, il en arriva quatre autres.

Après trois journées de délibération, la paix générale fut proclamée. Mais ceux qui connaissaient la diplomatie iroquoise comprirent, à certains petits faits ou indices inaperçus du vulgaire, que le danger pouvait renaître bientôt. Ces inquiétudes n'étaient que trop fondées. En 1624, lorsque la paix entre toutes les nations avait été conclue en ce même endroit, on s'était cru tout à fait délivré de la guerre et cependant on n'en avait jamais été plus proche !

La traite étant terminée, le Père Bressani s'embarqua avec les Hurons.

Du côté de la Nouvelle-Angleterre une paix générale

venait aussi d'être conclue. Celle-ci dura vingt-sept ans. Elle engageait les Massajosets de la baie de ce nom, les Pekweanokets au sud-est de Boston, à Plymouth, les Narangansets du voisinage du Rhode-Island, les Pekweatsaks ou Pequots sur la rivière Connecticut, les Kinnipiaks à New-Haven, les Abénakis dans le Maine et sur les bords de la mer jusqu'à la province du Connecticut.

Les hostilités dataient de 1628, où les capitaines Weymouth et Hunt avaient enlevé une soixantaine d'Abénakis et de Pekweanokets. La crainte des armes à feu empêcha d'abord ces tribus de recourir aux représailles ; mais, un nommé Morton ayant vendu des " tonnerres " aux Pekweatsaks, ceux-ci les trafiquèrent à la ronde.

De 1636 à 1638, les Pequots firent une guerre d'enragés, qui se termina par leur extermination. A leur tour, les Narangansets et les Nibenets, de 1639 à 1644, résistèrent aux blancs, mais ils finirent par succomber sous les coups du major Edward Gibbons.

Les Pekweatsaks, Narangansets, Nibenets et ce qui restait des Pequots étaient, pour la Nouvelle-Angleterre, ce que les Agniers, les Goyogouins, les Onnontagués, les Onneyouts et plus tard les Tsonnontouans étaient pour la Nouvelle-France. Seulement, les ressources de toute nature abondaient chez nos voisins, tandis que la toute petite colonie française restait sans secours d'aucune sorte. Les Hollandais, Suédois et Anglais, délivrés de la guerre sauvage, allaient pouvoir aider les Iroquois contre nous. Pour attirer à eux le commerce des fourrures, les marchands comprirent qu'il fallait employer les ennemis des Français, en mêlant la haine de race importée d'Europe à la haine que les peuples situés à l'est du lac Ontario entretenaient contre ceux du nord et de l'ouest.

On est toujours surpris de voir l'avance prise par les Fran-

çais dans les profondeurs du continent, malgré les périls qu'ils y couraient. Quelques centaines d'hommes établis dans le futur Bas-Canada fournissaient assez de découvreurs pour se tenir en rapport avec les tribus lointaines qui voyaient des Européens pour la première fois. Médard Chouart, dès cette époque, figure dans l'histoire des grands lacs. D'après son rapport, la paix générale proclamée aux Trois-Rivières avait été annoncée jusqu'à la baie Verte, de sorte que les Français se proposaient de pénétrer chez les Puants ou Gens de Mer pour découvrir le chemin du Pacifique. Le voyage de Jean Nicolet, exécuté en 1634, avait donné à croire que la rivière Wisconsin tombait dans l'océan de l'ouest et qu'il suffirait de fonder un fort à la baie Verte pour servir de base à ceux qui voudraient se rendre aux extrémités de la terre en quelques jours. Le fleuve des "grandes eaux"—le Mississipi —, mentionné par Nicolet, n'était qu'à soixante lieues de la baie Verte. La paix générale ouvrait la porte aux rêves et à l'esprit d'aventure.

Benjamin SULTE.

A travers les Faits et les Oeuvres

Après cinq mois de guerre. — Les belligérants se tiennent en échec. — Une entrevue du ministre de la guerre allemand. — Affectation d'optimisme. — Les succès des Allemands et leurs mécomptes. — Le rapport du général Joffre. — Sur la mer et dans les airs. — Le bombardement de Cuxhaven. — Un raid de zeppelins. — Victoire navale anglaise dans la mer du Nord. — Le chancelier allemand et son " chiffon de papier ". — Le parlement français. — Un discours de M. Paul Deschanel. — La déclaration du gouvernement. — Huit milliards de crédits. — Une session de deux jours. — Le tremblement de terre italien. — Une controverse diplomatique entre les Etats-Unis et l'Angleterre. — Au Canada.

AU moment de venir entretenir nos lecteurs des événements européens, nous sentons une fois de plus, très péniblement, combien peu décisifs sont ces derniers, au gré de nos impatiences. Eh oui, après plus de cinq mois de guerre, la France est encore envahie, la Belgique est presque tout entière sous la domination teutonne, la Pologne sert de champ de bataille aux armées austro-allemandes !

Durant le mois qui vient de s'écouler, les opérations n'ont eu rien de saillant, dans l'ensemble. Sur le théâtre occidental de la guerre, le seul fait très important a été la suite de combats acharnés, dans la région de Soissons, qui ont donné l'avantage aux Allemands, par suite de la crue de l'Aisne, et leur ont fait gagner peut-être un mille de terrain, avance qui a été subséquemment enrayée et pratiquement annulée par les contre-attaques énergiques des Français. Sur tout le reste du front, de la mer du Nord à la Suisse, c'est la guerre de siège qui s'est poursuivie : tranchées prises et reprises, duels d'artillerie suivis de sorties meurtrières, résistance acharnée

à des attaques non moins acharnées. Du côté oriental, les Russes tiennent en échec le maréchal Von Hindenburg, dont l'objectif est toujours Varsovie. La bataille des quatre rivières, Bzoura, Rawka, Pilitza et Nida, a mis aux prises plusieurs centaines de mille hommes. En Galicie, Przemysl tient toujours et Cracovie est toujours menacée. Vers la Hongrie, on annonce un mouvement offensif des Russes. Enfin, au nord de la Vistule, ceux-ci ont commencé un ensemble d'opérations qui pourraient mettre en danger l'armée de Von Hindenburg, et faire tomber entre leurs mains la place forte de Thorn, le plus redoutable boulevard des Allemands sur les frontières de la Prusse orientale.

Dans tout cela, il n'y a matière à jubilation enthousiaste ni pour un côté ni pour l'autre. Les Allemands, toutefois, ne perdent pas une occasion de chanter victoire. Soit par tactique, soit par infatuation, ils professent le plus extraordinaire optimisme. Récemment encore, les dépêches nous apportaient les déclarations du général Von Falkenhayn, le ministre de la guerre du Kaiser et le chef d'état-major des armées allemandes. Elles semblaient inspirées par une confiance absolue et une inébranlable assurance de victoire. "Notre présente situation est excellente, a dit le général allemand. Nous n'avons aucune raison de nous plaindre. Nous avons porté la guerre chez l'ennemi à l'est comme à l'ouest, et nous y sommes encore après cinq mois de guerre. Nos lignes sont actuellement très fortes, l'avantage jusqu'ici est tout de notre côté." A première vue, on ne peut s'empêcher de reconnaître qu'il y a du vrai dans ces propos. Les Allemands ont remporté d'incontestables succès. Ils ont pris Liège, Namur, Maubeuge, Anvers; ils sont à Bruxelles, à Lille, à Valenciennes, à Cambrai, à Mézières, à Lodz. Ils combattent sur les territoires belge, russe et français ! Ils ont ravagé la Belgique et dévasté dix des plus riches départements de la France. Ils ont

pillé, volé, détruit, entassé les rapines, levé de lourdes contributions de guerre. Pendant ce temps leur pays est resté intact et indemne. Assurément, ce sont là d'immenses avantages. Et cependant nous nous demandons si les chefs de la nation et des armées allemandes sont aussi satisfaits qu'ils veulent bien le paraître. Cette guerre qu'ils ont voulue, et qu'ils avaient rêvée foudroyante et triomphante, elle est longue, elle est rude, elle est ruineuse, elle leur a apporté de cruels mécomptes et elle a amoindri leur prestige. Elle leur a fait constater avec un cruel dépit que l'armée française est égale à la leur, que l'armée russe peut leur tenir tête, et qu'ils ne sont plus invincibles. Leurs plans ont échoué sur toute la ligne. Leur attaque brusquée, sur laquelle ils comptaient tant, a raté d'une façon lamentable. Leur écrasement de la France en trois semaines a pitoyablement avorté. Leur course sur Paris a failli se transformer en désastre. Ils ont été battus sur la Marne. Ils ont été battus sur l'Yser. Ils ont été battus dans les régions du Niémen et de la Vistule. Leur commerce agonise. Leur industrie est paralysée. Les mers leur sont fermées. Leurs colonies leur sont enlevées. Leur marine marchande est décimée et inerte. Leur marine de guerre, en dépit de quelques coups heureux, est bloquée ou se fait démolir en détail. Et enfin, l'opinion du monde, ameutée par leurs excès, voue aux gémonies la prétendue culture allemande, au nom de laquelle se commettent tant d'atrocités.

Nous citons plus haut les déclarations du général Von Falkenhayn — qui devait donner sa démission comme ministre de la guerre, quelques jours plus tard. Il n'est pas sans intérêt de mettre ici en regard une partie du rapport, publié par les ordres du général Joffre, sur l'ensemble des opérations du 2 août au 2 décembre. Nous en donnons la conclusion :

“Tels sont les faits essentiels de la campagne dans leur

enchaînement véridique. On sait de quels actes héroïques ils ont été l'occasion pour nos troupes. Nous nous bornerons, en concluant, à préciser, au début de décembre, la situation de nos armées. Quant au nombre, l'armée française est aujourd'hui égale à ce qu'elle était au 2 août, toutes les unités ayant été récomplétées. La qualité de la troupe s'est infiniment améliorée. Nos hommes font aujourd'hui la guerre en vieux soldats. Ils sont tous profondément imbus de leur supériorité et ont une foi absolue dans la victoire. Le commandement, renouvelé par des sanctions nécessaires, n'a commis, dans les trois derniers mois, aucune des erreurs constatées et frappées en août. Notre approvisionnement en munitions d'artillerie s'est largement augmenté. L'artillerie lourde qui nous manquait a été constituée et jugée à l'oeuvre. L'armée anglaise a reçu en novembre de très nombreux renforts. Elle est plus forte numériquement qu'à son entrée en campagne. Les divisions de l'Inde ont achevé leur apprentissage de la guerre européenne. L'armée belge est reconstituée à six divisions, prête et résolue à reconquérir le sol national. Le plan allemand a enregistré sept échecs d'une haute portée: échec de l'attaque brusquée projetée sur Nancy; échec de la marche rapide sur Paris; échec de l'enveloppement de notre gauche en août; échec de ce même développement en novembre; échec de la percée de notre centre en septembre; échec de l'attaque par la côte sur Dunkerque et Calais; échec de l'attaque sur Ypres. Dans cet effort stérile, l'Allemagne a épuisé ses réserves. Les troupes qu'elle forme aujourd'hui sont mal encadrées et mal instruites. Or, de plus en plus, la Russie affirme sa supériorité, aussi bien contre l'Allemagne que contre l'Autriche. L'arrêt des armées allemandes est donc fatalement condamné à se changer en retraite. Voilà l'oeuvre des quatre derniers mois. Il était opportun de la présenter dans son ensemble, en laissant à la presse européenne le soin de la commenter et de la répandre. ”

Nous avons parlé tout à l'heure des opérations à l'est et à l'ouest. Mais il ne faut pas perdre de vue la mer et les airs; car, à l'heure actuelle, tous les éléments semblent mis à contribution pour rendre la guerre plus terrible. Le 24 décembre, une flottille d'hydroplanes anglais, appuyés par une escadre de croiseurs légers, a attaqué Cuxhaven, une des bases navales allemandes, à l'embouchure de l'Elbe. L'attaque a eu lieu en plein jour. Sept hydroplanes ont fait leur envolée au-dessus de Cuxhaven et ont bombardé la ville et le port. Pendant ce temps des zeppelins, des hydroplanes et des sous-marins allemands essayèrent de couler les navires anglais, en vue de la côte. Mais les manoeuvres habiles de ceux-ci les préservèrent. Les sous-marins ennemis ne purent toucher un seul vaisseau anglais, et les zeppelins furent forcés de s'éloigner par le tir des croiseurs, dont les projectiles, croit-on, blessèrent l'un de ces grands oiseaux destructeurs. L'escadre britannique, après avoir manoeuvré trois heures dans les eaux allemandes, a pu recueillir six des aviateurs anglais et trois de leurs machines. Le septième, le commandant Hewlett, a péri dans ce raid audacieux. Il est difficile de savoir quels dommages ont été infligés. Ce qui est sûr, c'est que l'effet moral en Angleterre a été excellent.

Mais les Teutons ont voulu rendre aux Anglais leur visite. Le 19 janvier, une escadrille aérienne, composée, paraît-il, de six zeppelins allemands, a survolé la mer du Nord, et est allée lancer des bombes sur des villes du comté de Norfolk, Yarmouth, Kings Lynn, Sandringham, Cromer, Sherringham et Beeston. Leur principal objectif semblait être le palais de Sandringham, où résidaient Leurs Majestés britanniques, en ces derniers temps. Mais la famille royale était partie pour Londres, le matin même. Les bombes lancées par les aéronautes ont fait assez de dommages aux édifices, à Yarmouth et aux autres endroits, mais n'ont causé que quatre per-

tes de vie : elles ont tué un garçon de dix-sept ans, une veuve, un artisan et une vieille femme. Le palais de Sandringham n'a pas été touché. Les Allemands ont fait beaucoup de bruit autour de cet exploit, tandis qu'en Angleterre, il a plutôt rassuré l'opinion sur l'efficacité des zeppelins. Les pertes de vie sont toujours à déplorer. Mais enfin les ravages causés par ces aérostats ont été assez limités pour faire croire que l'Angleterre n'a pas beaucoup à craindre des incursions de ce genre.

Les réjouissances allemandes à propos de ce raid ont été bientôt interrompues par les nouvelles du combat naval qui a eu lieu le 24 janvier dans la mer du Nord. Une escadre anglaise, composée de croiseurs de première classe et de croiseurs de seconde classe, et commandée par le vice-amiral Sir David Beatty, le héros d'Héligoland, a découvert, sur le matin, quatre croiseurs allemands qui essayaient de gagner la côte anglaise. Les ennemis prirent chasse aussitôt, mais ils furent rejoints par les vaisseaux anglais et durent livrer bataille. Après un chaud engagement, le *Blucher*, croiseur allemand de 15,500 tonnes et de 885 hommes, fut coulé; 223 de ses marins furent sauvés. Le vice-amiral rapporte que deux autres croiseurs ont été sérieusement endommagés; ils ont cependant pu continuer leur fuite. Deux navires anglais ont subi des avaries facilement réparables. L'escadre britannique n'a eu qu'une dizaine d'hommes tués et une trentaine blessés. L'engagement a duré une heure. L'Amirauté a félicité chaleureusement Sir David Beatty.

Ce sont là des épisodes de la grande guerre qui se poursuit depuis près de six mois. Ils ont leur importance, mais ils modifient peu la situation. Tout semble en suspens. Nous commençons à nous dire que, d'ici à la fin de la saison rigoureuse, il ne se fera guère de besogne très décisive. Au printemps, sans doute, de nouvelles armées entreront en scè-

ne, et l'on peut s'attendre à d'épouvantables corps à corps. De nombreux indices nous portent à croire que Joffre aura 2,000,000 de soldats nouveaux, parfaitement équipés et disciplinés, à mettre en ligne. Kitchener en aura 1,000,000. Ce sera 3,000,000 de troupes fraîches que le généralissime pourra jeter sur les positions allemandes de l'Yser à la Moselle. Ces dernières pourront-elles résister à cette avalanche, même avec les renforts dont l'Allemagne elle-même devra assurément disposer? Il ne faut pas oublier que, sur sa frontière orientale, celle-ci verra surgir en même temps 3,000,000 de nouveaux soldats russes. Quels chocs effroyables ne peut-on pas prévoir, pour le mois de mai prochain! Le printemps de 1915 apportera à l'Europe un sanglant renouveau.

* * *

Le chancelier allemand, Von Bethmann-Hollweg, a cru bon d'essayer d'atténuer l'impression lamentable produite par son mot *chiffon de papier*, au sujet d'un traité solennel, signé par la Prusse elle-même. C'est dans une conversation avec un représentant de la presse associée qu'il a fait cette tentative. Mais ses explications sont déplorablement boîteuses. Suivant lui, il n'a jamais dit que le traité garantissant la neutralité de la Belgique était un *chiffon de papier*, dans l'estimation de l'Allemagne. Non, c'est dans l'estimation de l'Angleterre que cet instrument diplomatique tient une place si peu importante; et c'est là ce qu'il a voulu faire entendre, dans sa conversation suprême avec l'ambassadeur anglais. Il a voulu montrer qu'il n'était pas dupe de l'indignation manifestée par la Grande-Bretagne contre la violation de la neutralité belge. Ce n'est pas pour cette raison qu'elle a déclaré la guerre à l'Allemagne. C'est parce qu'elle a cru ses intérêts menacés. C'est l'intérêt qui a déterminé son action. Et, com-

paré à cet intérêt, le traité de neutralité n'avait pas plus de valeur qu'un *chiffon de papier*.

Il sera généralement considéré, croyons-nous, que cette explication est fortement entortillée et que le chancelier allemand est trop généreux quand il prête à l'Angleterre ses sentiments. On continuera à penser que Sir Edward Goschen, l'ambassadeur anglais, a compris ce que parler veut dire, quand M. de Bethmann-Hollweg l'a interpellé avec tant de nervosité, dans la soirée du 4 août, et lui a tenu ce langage : "Son Excellence a commencé tout de suite une harangue qui a duré vingt minutes. Elle m'a dit que le gouvernement de Sa Majesté prenait une terrible décision ; pour un simple mot, *neutralité*, mot si souvent écarté en temps de guerre, pour un *chiffon de papier*, la Grande-Bretagne allait faire la guerre à une nation de même origine qui ne désirait rien tant que de rester en amitié avec elle." Ceci est très clair. C'est bien M. de Bethmann-Hollweg qui dit que la neutralité n'est qu'un mot, et le traité un *chiffon de papier*.

Le chancelier allemand n'est pas plus véridique, quand il affirme que la Belgique avait forfait elle-même à sa neutralité. Où sont ses preuves ? Ce qui est établi au contraire, c'est que le gouvernement belge était prêt à défendre son territoire contre tout agresseur, qu'il fût français ou allemand.

En somme, il nous paraît que M. de Bethmann-Hollweg a perdu là une excellente occasion de se taire.

* * *

Les chambres françaises se sont réunies en session extraordinaire le 2 décembre. Leurs séances ont été caractérisées par la même union patriotique que celles du mois d'août dernier. Le gouvernement a fait une déclaration énergique et éloquente. A la Chambre des députés comme au Sénat, les

présidents ont lu d'abord le décret de convocation, et ont prononcé ensuite des allocutions, qui empruntaient aux circonstances une solennité spéciale. Le discours de M. Paul Deschanel, surtout, est une magnifique page oratoire. Nos lecteurs nous sauront gré de leur en citer quelques passages. "Représentants de la France, s'est écrié le président de la Chambre, élevons nos âmes vers les héros qui combattent pour elle. Depuis cinq mois, ils luttent pied à pied, offrant leur vie gaie-ment, à la française, pour tout sauver. Jamais la France ne fut plus grande, jamais l'humanité ne monta plus haut... Il semble qu'en cette heure divine, la patrie ait réuni toutes les grandeurs de son histoire... La France ne défend pas seulement sa terre, ses foyers, les tombeaux des aïeux, les souvenirs sacrés, les oeuvres idéales de l'art et de la foi, et tout ce que son génie répand de grâce, de justice et de beauté. Elle défend autre chose encore : le respect des traités, l'indépendance de l'Europe et la liberté humaine. Oui, il s'agit de savoir si tout l'effort de la conscience pendant des siècles aboutira à son esclavage, si des millions d'hommes pourront être pris, livrés, parqués, de l'autre côté d'une frontière, et condamnés à se battre pour leurs conquérants et leurs maîtres, contre leur patrie, contre leur famille et contre leurs frères. Il s'agit de savoir si la matière asservira l'esprit et si le monde sera la proie sanglante de la violence.

" Mais non ! La politique, elle aussi, a ses lois immuables : chaque fois qu'une hégémonie a menacé l'Europe, une coalition s'est formée contre elle et a fini par la réduire. Or l'empire allemand, qui s'est constitué au nom du principe des nationalités, l'a violé partout, en Pologne, en Danemark, en Alsace-Lorraine, et nos provinces immolées sont devenues le gage de ses conquêtes.

" Et voici que l'Angleterre, visée au coeur, affronte les nécessités nouvelles de son destin et, avec le Canada, l'Aus-

tralie et les Indes, poursuit, à nos côtés, dans le plus vaste drame de l'histoire, sa glorieuse mission civilisatrice. Voici que l'empire russe, à la voix de l'héroïque Serbie, se dresse, vengeur des opprimés, vainqueur prédestiné des ambitions germanes. Voici que la Belgique, miracle d'énergie, foyer d'honneur, offre à l'univers, sur ses ruines fumantes, l'exemple souverain de la grandeur morale. Voici que le Japon, réparant les injustices commises envers les peuples d'Extrême-Orient, nous envoie l'heureux présage des délivrances nécessaires.

“ Le monde veut vivre enfin. L'Europe veut respirer. Les peuples entendent disposer librement d'eux-mêmes. Demain, après-demain, je ne sais ! Mais ce qui est sûr — j'atteste nos morts ! — c'est que tous, jusqu'au bout, nous ferons tout notre devoir pour réaliser la pensée de notre race : le droit prime la force ! ”

M. Deschanel a fait ensuite la revue des députés disparus depuis le mois d'août, les uns tombés sur le champ de bataille, les autres frappés par la mort dans l'exercice de leurs devoirs civiques. Son hommage à la mémoire du comte de Mun a été particulièrement émouvant : “ Au commencement d'octobre, a-t-il dit, lorsque, après ce sombre été, la victoire venait enfin de nous sourire, nous eûmes la douleur d'apprendre la mort d'Albert de Mun. Il tombait, lui aussi, on peut le dire, en plein combat, face à l'ennemi. A Bordeaux, sur le cercueil, nous avons salué le soldat, l'orateur magnifique, l'apôtre inspiré, nous avons célébré à la fois l'homme public, qui honora le Parlement et la patrie, et l'homme intime, dont l'élégante séduction avait aussi tant de prestige. Oui, nous admirions tous cette noblesse native, ce cœur ardemment épris de la France, cette âme toute remplie du ciel. ” Cette âme toute remplie du ciel ! Nous aimons cette parole sur les lèvres de Paul Deschanel.

Le discours du président de la Chambre a produit une impression profonde; et, d'acclamation, on en a voté l'affichage. Pour nous cette belle page d'éloquence française a un intérêt tout particulier; nous y voyons briller le nom de notre cher pays, de notre Canada, à côté de celui des nations héroïques qui jouent un si noble rôle dans le grand drame historique dont l'Europe est le théâtre. Et, nous le confessons, cela émeut notre fierté patriotique.

Après le discours de M. Deschanel, le premier ministre, M. Viviani, a lu la déclaration gouvernementale, très noble de ton, très fière, très réconfortante, et qui serait complètement digne du gouvernement de la France, si elle n'accusait cette douloureuse lacune religieuse, à laquelle suppléent, nous en avons l'espoir, les actes ardents de foi nationale multipliés par la France croyante. Signalons les passages saillants de cette déclaration. Le chef du cabinet a proclamé l'inflexible résolution qui anime la nation entière: "Puisque, malgré leur attachement à la paix, la France et ses alliés ont dû subir la guerre, ils la feront jusqu'au bout. Fidèle à la signature qu'elle a attachée au traité du 4 septembre dernier, et où elle a engagé son honneur, c'est-à-dire sa vie, la France, d'accord avec ses alliés, n'abaissera ses armes qu'après avoir vengé le droit outragé, soudé pour toujours à la patrie française les provinces qui lui furent ravies par la force, restauré l'héroïque Belgique dans la plénitude de sa vie matérielle et de son indépendance politique, brisé le militarisme prussien, afin de pouvoir reconstruire sur la justice une Europe enfin régénérée."

M. Viviani a affirmé une fois de plus sa certitude du succès final. Il a rendu hommage au généralissime, "qui est à la fois un grand soldat et un noble citoyen". Il a mis en lumière les prodigieuses ressources financières de la France, et rappelé que l'émission des bons du Trésor et les avances de

la Banque nationale lui ont permis de supporter les dépenses de la guerre sans recourir à l'emprunt. Il a signalé le billet de banque qui fait prime partout, l'escompte des billets de commerce qui s'accroît chaque jour, le relèvement du produit des impôts, autant de preuves de la force économique du pays, " qui s'est adapté avec aisance aux difficultés nées d'un trouble profond et qui affirme ainsi devant tous que l'état de ses finances lui permet de continuer la guerre jusqu'au jour où les réparations nécessaires seront obtenues. " Le premier ministre a terminé par un vibrant appel à l'union, condition nécessaire de la victoire. " Pour vaincre, s'est-il écrié, il ne suffit pas de l'héroïsme à la frontière, il faut l'union au dedans. Continuons à préserver de toute atteinte cette union sacrée. Aujourd'hui, comme hier, comme demain, n'ayons qu'un cri : la victoire, qu'une vision : la patrie ; qu'un idéal : le droit. C'est pour lui que nous luttons, que luttent encore la Belgique, qui a donné à cet idéal tout le sang de ses veines, l'inbranlable Angleterre, la Russie fidèle, l'intrépide Serbie, l'audacieuse marine japonaise. Si cette guerre est la plus gigantesque que l'histoire ait enregistrée, ce n'est pas parce que des peuples se heurtent pour conquérir des territoires, des débouchés, un agrandissement de la vie matérielle, des avantages politiques et économiques ; c'est parce qu'ils se heurtent pour régler le sort du monde.

" Rien de plus grand n'est apparu au regard des hommes : contre la barbarie et le despotisme, contre le système de provocations et de menaces méthodiques que l'Allemagne appelait la paix, contre le système de meurtres et de pillages collectifs que l'Allemagne appelle la guerre, contre l'hégémonie insolente d'une caste militaire qui a déchaîné le fléau, avec ses alliés, la France émancipatrice et vengeresse, d'un seul élan, s'est dressée. Voilà l'enjeu. Il dépasse notre vie. Continuons donc à n'avoir qu'une seule âme, et demain, dans la

paix de la victoire, restitués à la liberté aujourd'hui volontairement enchaînée de nos opinions, nous nous rappellerons avec fierté ces jours tragiques — car ils nous auront faits plus vaillants et meilleurs.” La déclaration du gouvernement français a produit une profonde impression en France et chez les nations alliées.

Cette session extraordinaire n'a duré que deux jours. A l'unanimité, les Chambres ont voté les demandes de crédits présentées par M. Ribot, le ministre des finances; ils s'élevaient à un chiffre de huit milliards et demi. Des projets de loi, relatifs à la naturalisation et à l'interdiction des relations commerciales avec les sujets des puissances ennemies, ont été adoptés de la même manière. Détail significatif, des enquêtes parlementaires instituées contre les élections de députés catholiques, MM. Groussau et de Castelnau, ont été abandonnées spontanément par leurs concurrents, et ces élections ont été validées aux applaudissements de toute la Chambre. A l'unanimité, toujours, le parlement a décrété l'ajournement, jusqu'à la fin des hostilités, des élections législatives, départementales et communales. Le 24 janvier au soir, tout était terminé, et le premier ministre lisait le décret de clôture de la deuxième session extraordinaire de 1914.

Le 12 janvier courant, le parlement s'est réuni de droit en session ordinaire, pour élire son bureau et fixer son ordre du jour.

* * *

Sans entrer dans les détails, que la presse quotidienne a fournis surabondamment au public, nous devons signaler ici le terrible tremblement de terre qui s'est fait sentir en Italie, et qui a causé tant de ravages. La zone spécialement éprouvée est celle qui s'étend de Naples à Ferrare à travers la pé-

ninsule, entre la mer Tyrrhénéenne et l'Adriatique. La province romaine et celle des Abruzzes sont couvertes de ruines. Des villes de plusieurs mille âmes, comme Avezzano, Sora, Capello, et beaucoup d'autres, ont été presque complètement détruites. A Avezzano, la population, d'environ 12,000, a presque entièrement péri. On évalue le nombre des tués et blessés à 40,000 ou 50,000 âmes, et les pertes à une soixantaine de millions. Le secousse a duré quarante secondes; elle a été sentie fortement sur une étendue de trois cents milles. A Rome, quoique le tremblement du sol ait été très accentué, on n'a pas rapporté de pertes de vie; mais beaucoup de dommages ont été causés aux édifices et aux monuments. La fameuse colonnade qui décore la place publique de Saint-Pierre s'est enfoncée, paraît-il, de quatre pieds dans le sol. A l'heure où le choc s'est fait sentir, le pape Benoit XV était à faire son action de grâces après sa messe. Il a demandé qu'on lui transmitt le rapport des dommages, afin de pouvoir secourir les survivants du désastre, dans la mesure de ses ressources. Le roi Victor-Emmanuel s'est rendu sur les lieux du sinistre. Trente mille soldats ont été distribués sur les points les plus ravagés, pour travailler au sauvetage des blessés ensevelis sous les décombres. Ce tremblement de terre est certainement l'un des plus désastreux qui se soient produits depuis un siècle.

* * *

Nous ne saurions omettre, parmi les événements importants du dernier mois, la controverse diplomatique qui s'est élevée entre les Etats-Unis et l'Angleterre au sujet de la contrebande de guerre et du droit de visite. Le 26 décembre, le gouvernement américain a adressé au gouvernement anglais une note dans laquelle il exprimait ses griefs. Il s'est plaint

qu'un grand nombre de navires chargés de marchandises américaines, à destination de ports neutres de l'Europe, ont été saisis en haute mer, conduits dans des ports britanniques, et détenus, quelquefois durant plusieurs semaines, par les autorités britanniques. " Il est profondément regrettable, dit la note, que, bien que près de cinq mois se soient écoulés depuis le début de la guerre, le gouvernement britannique n'ait pas sensiblement modifié son attitude et qu'il ait continué à traiter avec la même rigueur les vaisseaux et les cargaisons qui font, entre les ports neutres, un commerce légitime, que les belligérants devraient protéger au lieu de l'interrompre. Bien qu'on ait substitué des consignations personnelles aux consignations " à ordre ", l'on est encore à attendre une liberté plus grande et une diminution des saisies et des détentions."

Après avoir parlé des distinctions que l'on fait entre les articles de contrebande absolue et ceux de contrebande conditionnelle, la note américaine s'efforce d'établir que l'Angleterre ne suit pas une ligne de conduite uniforme, et viole dans certains cas les règles qu'elle a posées dans d'autres. Ceci demande des éclaircissements. Dans l'opinion du gouvernement de Washington, l'attitude de la Grande-Bretagne relative à la contrebande conditionnelle s'écarte des règles établies de la pratique internationale.

Le gouvernement des Etats-Unis déclare qu'il a encore confiance dans le profond sentiment de justice qui anime la nation britannique, et qui s'est si souvent manifesté dans les relations que les deux pays ont entretenues durant de si longues années d'une amitié ininterrompue. Il exprime donc en toute confiance l'espoir que le gouvernement de Sa Majesté va se rendre compte des obstacles et des difficultés que son attitude actuelle suscite au commerce établi entre les Etats-Unis et les nations neutres de l'Europe. Il espère que les autorités britanniques vont donner instruction à leurs fonctionnaires

de s'abstenir de toute intervention inutile dans la liberté des relations commerciales entre les nations qui, étrangères au conflit actuel, en subissent les inconvénients. Il espère que les autorités britanniques, dans leur traitement des navires et des cargaisons neutres, se conformeront plus rigoureusement aux règles qui déterminent les rapports maritimes entre belligérants et neutres, — règles qui ont reçu la sanction du monde civilisé et que la Grande-Bretagne, dans d'autres guerres, a soutenues avec tant de vigueur et de succès.

Il est à observer que, d'un bout à l'autre, le ton de cette note est très amical.

Le cabinet britannique, après plusieurs jours de délibération et d'étude, a adressé, par l'intermédiaire de Sir Edward Grey, une première réponse, d'une portée générale, au gouvernement de Washington. Sur plusieurs points cette réponse nous semble péremptoire. Ainsi le gouvernement des Etats-Unis se plaint que l'attitude de l'Angleterre cause un notable détriment au commerce américain. Mais Sir Edward Grey cite des chiffres qui indiquent comparativement quelles ont été les exportations du port de New York aux pays neutres, en novembre 1913 et en novembre 1914 : exportations au Danemark, pour 1913, \$558,000, en 1914, \$7,101,000 ; en Suède, pour 1913, \$377,000, pour 1914, \$2,858,000 ; en Italie, pour 1913, \$2,971,000, pour 1914, \$4,781,000 ; en Norvège, pour 1913, \$477,000, pour 1914, \$2,318,000 ; en Hollande, pour 1913, \$4,389,000, pour 1914, \$3,986,000. En somme, les exportations de New York aux pays neutres accusent une forte augmentation en 1914.

Au sujet de l'exportation du cuivre, Sir Edward Grey donne aussi des chiffres très éloquentes. Les tableaux officiels du commerce fournissent les éléments d'une comparaison significative. Pour l'exportation du cuivre des Etats-Unis en Italie, les cinq premiers mois de guerre, comparés aux cinq

mois correspondants de l'année précédente, donnent les chiffres suivants : 15,202,000 livres, en 1913 ; 36,285,000 livres, en 1914. Pour la Norvège, le Danemark, la Suède et la Suisse, les chiffres sont : 7,271,000 en 1913, 35,347,000 en 1914. Cette augmentation démesurée indique clairement que la plus forte partie de ce cuivre est destiné réellement, non pas à l'Italie et aux autres pays neutres, mais à l'Allemagne, qui ne peut l'importer directement. Or le cuivre est incontestablement un article qui tombe sous la classification de contrebande de guerre.

La note anglaise est très forte, et en même temps très modérée et très conciliante. Nous ne croyons vraiment pas qu'une conversation engagée de cette manière, par des hommes comme M. Wilson et Sir Edward Grey, puisse aboutir à un conflit.

* * *

Au Canada, on annonce la session du parlement fédéral pour le 4 février. Celle de la législature de Québec est commencée depuis le 7 janvier. Le programme de ses travaux ne paraît pas très chargé et ne renferme rien de saillant.

Thomas CHAPAIS.

Québec, 28 janvier 1915.
